

L'ÉCOLE DES BONNES MÈRES

JESSAMINE CHAN

L'ÉCOLE DES BONNES MÈRES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Sylvie Homassel

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The School for Good Mothers*
Éditeur original : Simon & Schuster
© 2022 Jessamine Chan

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2023

Cet ouvrage a été publié en accord avec DeFiore
and Company Literary Management, Inc.
et l'agence littéraire Eliane Benisti.

ISBN : 978-2-283-03707-2

À mes parents

En cherchant la loi unique qui régirait toute chose vivante, j'ai trouvé la peur. La liste de mes cauchemars est la carte qui mène à la sortie.

ANNE CARSON, *Plainwater*, 1995

– Nous avons votre fille.

C'est le premier mardi du mois de septembre, l'après-midi de sa journée en enfer, et Frida fait de son mieux pour ne pas quitter la chaussée. Dans le message qu'il a laissé sur son répondeur, le policier lui demande de se rendre immédiatement au commissariat. Elle interrompt la messagerie vocale, repose son téléphone. Il est 14 h 46. Elle voulait rentrer une heure et demie plus tôt. Elle bifurque dans la première rue perpendiculaire à Gray's Ferry et se gare en double file. Elle rappelle le commissariat, commence par s'excuser ; elle a perdu la notion du temps, explique-t-elle.

– Elle va bien ?

Le policier lui répond que l'enfant est en bonne santé.

– Nous avons essayé de vous joindre, madame.

Frida raccroche et appelle Gust, elle doit laisser un message. Il faut qu'il la retrouve au commissariat de Wharton Street, au croisement avec la 11^e Rue.

– Il y a un souci avec Harriet.

Sa voix se brise. Elle répète ce qu'a dit le policier : leur fille va bien.

En redémarrant, elle se donne des consignes : ne pas excéder la vitesse autorisée, ne pas brûler de feu rouge, respirer. Pendant tout le week-end du Labor Day, elle a cédé à la panique. Les nuits du vendredi et du samedi, elle a eu ses éternelles insomnies, n'a dormi que deux heures à chaque fois. Le dimanche, quand Gust lui a amené Harriet pour ses trois journées et demie de garde alternée, la petite souffrait d'une otite carabinée. Cette nuit-là, Frida n'a pu s'accorder qu'une heure et demie de sommeil. Une heure seulement la nuit suivante. Les pleurs de Harriet étaient incessants, trop puissants pour son corps, trop sonores pour que les murs de leur toute petite maison puissent les contenir. Frida a fait de son mieux. Elle a chanté des berceuses, elle a massé le torse de Harriet, lui a redonné du lait. Elle s'est couchée par terre, près du lit de sa fille, a tenu à travers les barreaux sa main d'une impossible perfection, a embrassé ses phalanges, ses ongles, sentant du bout des lèvres ceux qu'il fallait couper, priant pour que Harriet consente enfin à s'endormir.

Le soleil de l'après-midi flamboie tandis que Frida arrive près du commissariat, à deux pâtés de maisons de chez elle, dans un vieux quartier italien du sud de Philadelphie. Elle se gare, se précipite vers la réception, demande à la réceptionniste si elle a vu sa fille, un bébé de dix-huit mois, mi-chinoise mi-blanche, grands yeux marron, cheveux bouclés, brun foncé, avec une frange.

- Vous devez être sa mère, dit la réceptionniste.

C'est une femme blanche d'âge mûr aux lèvres fardées d'un rose qui déborde. Elle se lève et contourne son bureau. Son regard parcourt Frida de haut en bas et s'arrête aux vieilles Birkenstock qu'elle a aux pieds.

Le commissariat semble presque désert. La réceptionniste marche d'un pas saccadé en prenant appui sur sa jambe gauche. Elle conduit Frida au bout du couloir et l'abandonne dans une salle d'interrogatoire sans fenêtres dont les murs sont d'un vert menthe écœurant. Frida s'assied. Dans les films policiers qu'elle a vus, les ampoules clignotent toujours. Ici la lumière est d'une intensité constante. Frida a la chair de poule, aurait aimé avoir sur elle une veste, un foulard. Même si elle est souvent épuisée lorsque Harriet est chez elle, c'est autre chose maintenant, un poids qui lui pèse sur le sternum, une douleur sourde qui s'est insinuée dans ses os et l'engourdit.

Elle se frotte les bras. Elle a du mal à se concentrer. Elle sort son téléphone de son sac et se maudit de n'avoir pas lu immédiatement les messages du policier, d'avoir réglé la sonnerie sur vibreur parce qu'elle avait reçu trop d'appels publicitaires ce matin, de ne pas avoir pensé à rétablir le son. Ces vingt dernières minutes, Gust a essayé six fois de la joindre et lui a écrit un flot de SMS affolés. *Voilà*, finit-elle par répondre, *viens vite*. Elle devrait le rappeler, mais elle a peur. Pendant la demi-semaine de Frida, Gust téléphone tous les soirs pour savoir si Harriet a appris de nouveaux mots ou développé de nouvelles aptitudes. Lorsque ce n'est pas le cas, il y a dans sa voix une déception que Frida déteste. Mais Harriet évolue d'une autre manière : elle serre

les doigts plus fort, remarque d'autres détails dans ses livres, soutient plus longtemps le regard de sa mère quand elles s'embrassent avant le coucher.

Frida pose la tête au creux de ses bras croisés sur la table en métal et s'endort un quart de seconde. Elle lève les yeux, remarque la caméra fixée à l'angle du plafond. Elle repense à sa fille. Elle achètera un pot de glace à la fraise, son parfum préféré. Quand elles rentreront à la maison, elle laissera Harriet jouer le temps qu'elle voudra dans la baignoire. Elle lui lira encore deux ou trois livres avant d'éteindre la lumière. *Je suis un lapin. L'Ourson Corduroy.*

Les policiers entrent sans frapper. L'officier Brunner, celui qui l'a appelée, est blanc, massif, la vingtaine, de l'acné au coin des lèvres. L'officier Harris est noir, d'âge mûr, les épaules carrées, la moustache impeccablement taillée.

Elle se lève, leur serre la main. Ils lui demandent son permis de conduire pour vérifier son identité.

- Où est ma petite fille ?

- Asseyez-vous, dit l'officier Brunner en jetant un coup d'œil à la poitrine de Frida.

Il feuillette son carnet, s'arrête sur une page vierge.

- À quelle heure avez-vous quitté votre domicile, madame ?

- Midi, peut-être ? Midi et demi ? Je suis sortie prendre un café. Puis je suis allée au bureau. Je n'aurais pas dû. Je sais. C'était vraiment stupide. J'étais crevée. Je suis navrée. Je n'avais aucune envie de... S'il vous plaît, où est-elle ?

- Ne faites pas l'idiote avec nous, madame Liu, dit l'officier Harris.

– Ce n'est pas du tout le cas. Je peux vous expliquer ce qu'il s'est passé.

– Vous avez laissé votre petite fille chez vous. Toute seule. Vos voisins l'ont entendue pleurer.

Frida plaque ses paumes sur la table ; elle a besoin de toucher quelque chose de solide, de froid.

– C'était une erreur.

Les policiers sont intervenus vers 14 heures ; ils sont entrés par le passage couvert ; la porte-fenêtre coulissante entre la cuisine et le jardin était restée ouverte. L'enfant n'avait pour toute protection que la fragile moustiquaire.

– Ce qui fait que votre bébé... Harriet, je crois ? Harriet est restée seule pendant deux heures. C'est bien cela, madame Liu ?

Frida glisse les mains sous ses cuisses. Elle a quitté son corps, flotte désormais dans les hauteurs.

Les policiers lui disent que Harriet subit en ce moment même des examens dans un centre d'aide psychologique à l'enfance.

– Quelqu'un va la ramener à...

– Des examens ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Écoutez, ce n'est pas ce que vous pensez. Jamais je ne...

– Calmez-vous, madame, dit l'officier Brunner. Vous n'avez pas l'air bête, pourtant. Reprenons depuis le début. Pourquoi être partie sans votre petite ?

– J'ai pris un café et je suis allée au bureau. Il fallait que je récupère un dossier. Un dossier papier. J'ai dû perdre la notion du temps. J'étais déjà sur le chemin du retour quand j'ai eu votre message. Je suis désolée. Ça fait des jours que

je ne dors pas. Il faut que j'aille la chercher. Vous pouvez me laisser partir, maintenant ?

– Non, ce n'est pas fini, réplique l'officier Harris en secouant la tête. Où étiez-vous censée vous trouver aujourd'hui ? Qui était responsable de la petite ?

– Moi. Et comme je vous l'ai dit, je suis allée au bureau. Je travaille à la Wharton School.

Elle rédige, explique-t-elle, des contenus pour les départements de recherche ; elle résume des articles universitaires, en extrait des points forts pour le monde des affaires. C'est comme rédiger des devoirs de partiels sur des sujets auxquels on ne connaît rien. Les jours de garde alternée, du lundi au mercredi, elle travaille chez elle, un arrangement avec Wharton. C'est son premier poste à temps plein depuis la naissance de Harriet. Elle n'y est que depuis six mois. Ça a été vraiment difficile de trouver un emploi qui lui convienne – un emploi tout court d'ailleurs – à Philadelphie.

Son patron est exigeant, poursuit-elle ; il y a des délais à respecter. En ce moment, elle travaille avec un professeur de quatre-vingt-un ans, il n'envoie jamais rien par mail. Elle a oublié le dossier au bureau vendredi dernier. Elle en avait besoin pour finir son article.

– Je voulais simplement récupérer les notes et rentrer immédiatement. J'ai été absorbée par les réponses aux mails pro. J'aurais dû...

– Et c'est dans cette tenue que vous allez bosser ?

L'officier Harris, d'un geste du menton, désigne le visage sans maquillage de Frida, les taches de dentifrice et de beurre de cacahuète sur sa chemise en chambray. Ses longs

cheveux noirs rassemblés en un chignon désordonné. Son short. Le bouton sur son menton.

Elle déglutit.

– Mon patron sait que j'ai une petite fille.

Ils prennent des notes. Ils vont vérifier ses antécédents judiciaires mais si elle a déjà commis des infractions, elle ferait mieux d'en parler sur-le-champ.

– Aucune, bien sûr.

Elle a le cœur serré. Ses larmes coulent.

– C'était une erreur. Je vous en prie. Je vous jure que c'est vrai. Vous allez m'arrêter ?

Non, répondent-ils. Mais ils ont prévenu le SPM, le Service de protection des mineurs. L'assistante sociale ne devrait pas tarder.

*

Seule dans la pièce vert menthe, Frida se ronge les ongles. Elle se souvient d'avoir récupéré Harriet dans son berceau, d'avoir changé sa couche. Elle lui a donné son biberon du matin, elle l'a fait manger – un yogourt, une banane – en lui lisant quelques pages d'un album des *Coquinours*, celui de la soirée pyjama.

Elles étaient plus ou moins debout depuis quatre heures du matin. Frida aurait dû rendre l'article la semaine précédente. Jusqu'à midi, elle a fait des allers-retours entre le coin jeux de Harriet et le canapé de la salle à manger ; elle avait toutes ses notes sur la table basse. Elle a réécrit le même paragraphe cent fois : il fallait expliquer la statistique

bayésienne en termes simples. Harriet n'arrêtait pas de brailler. Elle a voulu monter sur les genoux de sa mère. Elle a voulu que sa mère la prenne dans ses bras. Elle a attrapé les notes de sa mère et les a jetées par terre. Elle n'a pas arrêté de tripoter le clavier.

Frida aurait dû la mettre devant la télé. Elle se souvient d'avoir pensé que si elle n'arrivait pas à finir l'article à temps, si elle ne suivait pas le rythme, son patron lui supprimerait ses heures de télétravail ; Harriet se retrouverait à la crèche, ce que Frida avait espéré éviter. Elle se souvient d'avoir, à ce moment-là, fourré la petite dans son trotteur, un accessoire qui aurait dû disparaître il y a des mois, lorsque Harriet a appris à marcher. Puis elle lui a fait boire un peu d'eau et elle lui a donné quelques biscuits en forme d'animaux. Elle a vérifié la couche de Harriet. Elle l'a embrassée sur le haut de la tête ; son cuir chevelu sentait l'huile. Elle a palpé ses bras dodus.

Laisser Harriet dans le trotteur, c'est sans danger, a-t-elle pensé. Elle ne pourrait aller nulle part là-dedans. Une petite heure. Qu'est-ce qui pourrait lui arriver ?

Dans la lumière crue de la salle d'interrogatoire, Frida se ronge les cuticules, s'arrache quelques lambeaux de peau. Ses lentilles lui font un mal de chien. Elle sort son poudrier du sac à main, examine ses cernes gris. Autrefois, on la trouvait très mignonne. Elle est mince, élancée ; au vu de ses joues rondes, de sa frange, de son visage de poupée de porcelaine, on lui donnait rarement plus de trente ans. Elle en a presque dix de plus, maintenant, et des rides d'expression : entre les sourcils, en parenthèses de chaque côté de la

bouche. Elles lui sont venues après l'accouchement, se sont accentuées lorsque Gust l'a quittée pour Susanna ; Harriet venait d'avoir trois mois.

Ce matin, elle ne s'est ni douchée, ni nettoyé le visage. Elle avait peur que les voisins se plaignent des pleurs de sa fille. Elle aurait dû fermer la porte du jardin. Elle aurait dû rentrer immédiatement. Elle n'aurait jamais dû sortir. Et pour commencer, elle n'aurait pas dû oublier le dossier. Ou bien elle aurait dû le récupérer pendant le week-end. Elle aurait dû rendre l'article à temps.

Elle aurait dû dire aux policiers qu'elle ne pouvait pas se permettre de perdre son travail. Que Gust est en relation avec un médiateur pour déterminer le montant de la pension alimentaire. Il voulait éviter les dépenses d'avocats. Son poste est passionnant, mais mal payé ; il a encore son emprunt étudiant à rembourser ; comme Frida de son côté peut travailler et que la garde est partagée, le médiateur a suggéré une somme de 500 dollars par mois, ce qui ne couvre pas leurs besoins, à elle et à Harriet, surtout depuis qu'elle a renoncé à son travail à New York. Mais elle ne s'est pas résolue à demander davantage. Elle n'a pas réclamé de prestation compensatoire. Elle pourrait demander à ses parents de les aider – ils le feraient volontiers, mais elle en est incapable, elle trouverait ça horrible. Pendant la séparation, ils ont tout payé.

Il est 16 h 15. Elle entend des voix dans le couloir, ouvre la porte : Gust et Susanna sont en grande discussion avec les policiers. Susanna s'approche d'elle, la prend dans ses bras, ne la lâche pas ; Frida s'est raidie, empaquetée dans

l'abondante chevelure rousse de Susanna et son parfum au santal.

Susanna lui frotte le dos, comme si elles étaient amies. Cette fille, elle a une mission. La séduire, jusqu'à la moelle. Une vraie guerre d'usure. Susanna n'a que vingt-huit ans. C'est une ancienne danseuse. Avant qu'elle débarque dans sa vie, Frida n'avait pas compris à quel point la différence entre vingt-huit et trente-neuf ans pouvait être aussi profonde, aussi fatale. Susanna a un visage d'elfe, traits fins, yeux bleus, immenses : cela lui donne la fragilité d'un personnage de conte. Même lorsqu'elle consacre sa journée à Harriet, elle se maquille, eye-liner noir prolongé d'un trait fin vers la tempe, et s'habille comme une ado. Elle fait montre d'une assurance que Frida n'a jamais eue.

Gust serre les mains des officiers. Frida, les yeux baissés, attend. Le Gust d'autrefois hurlerait. Comme les nuits où elle se réfugiait dans la salle de bains et pleurait, au lieu de prendre le bébé. Mais c'est le Gust Nouveau, qui la serre tendrement dans ses bras, en dépit de son crime ; l'amour de Susanna et son style de vie, garanti sans toxines, l'ont rendu pacifique.

- Gust, je suis vraiment désolée.

Il demande à Susanna de les attendre dehors puis prend Frida par le bras et la reconduit dans la salle aux murs vert menthe. Il s'assied près d'elle, lui tient les mains. Cela fait des mois qu'ils ne se sont pas retrouvés seuls. Elle a envie qu'il l'embrasse, même encore maintenant, en a honte. Il est beau, plus qu'elle ne l'a jamais mérité, grand, sec, musclé. Il a quarante-deux ans, le visage anguleux déjà ridé, trop de

soleil, et les cheveux ondulés d'un blond-roux grisonnant qu'il laisse pousser pour faire plaisir à Susanna. Désormais il ressemble au surfeur qu'il a été dans sa jeunesse.

Il lui serre les mains, à lui faire mal.

– De toute évidence, ce qu'il s'est passé aujourd'hui...

– Je n'arrivais plus à dormir. Je n'arrivais plus à réfléchir.

Je sais que ça n'est pas une excuse. Je me suis dit qu'elle ne risquait rien, pour une heure. Je voulais juste passer au bureau et rentrer immédiatement.

– Mais quelle idée ? Ça ne va pas du tout. Tu ne l'élèves pas toute seule, tu sais ? Tu aurais pu m'appeler. Nous appeler. Susanna aurait pu te donner un coup de main.

Il lui étreint les poignets.

– Ce soir, elle dort chez nous. Regarde-moi. Tu m'écoutes, Frida ? L'heure est grave. Les policiers disent que tu pourrais perdre la garde.

– Non.

Elle se libère. Les murs chancellent.

– Provisoirement, dit-il. Ma chérie, tu ne respires plus.

Il lui secoue l'épaule, lui conseille de reprendre son souffle. Impossible. Si elle inhale, elle va vomir.

Elle entend des pleurs dans le couloir.

– Je peux ?

Gust hoche la tête.

Harriet est dans les bras de Susanna, qui lui a donné des quartiers de pomme. De voir sa fille tellement à l'aise avec Susanna, ça la tue chaque fois. Et là tout autant – en dépit de cette journée d'otite, d'effroi, de visages inconnus. Ce matin, Harriet portait un tee-shirt violet avec un dinosaure,

des leggings à rayures et des mocassins ; mais la voilà avec un vieux pull rose et un jean trop grand, chaussettes aux pieds, sans chaussures.

– S'il te plaît, dit Frida à Susanna en lui prenant Harriet des bras.

Harriet se cramponne à la nuque de Frida. Maintenant qu'elles se sont retrouvées, la tension de Frida s'apaise.

– Tu as faim ? Ils t'ont donné à manger ?

Harriet renifle. Elle a les yeux rouges, les paupières gonflées. Les vêtements qu'on lui a enfilés dégagent une odeur âcre. Frida imagine les fonctionnaires des services de l'enfance ôter les vêtements et la couche de Harriet, l'examiner. Et s'il y a eu des gestes déplacés ? Comment parviendra-t-elle à se racheter aux yeux de sa petite ? Lui faudra-t-il des mois, des années, la vie entière ?

– Maman, croasse Harriet.

Frida penche la tête vers elle, tempe contre tempe.

– Maman est morte de honte. Il va falloir que tu restes chez papa et Sue-Sue pendant quelques jours, d'accord ? Oh, ma puce, je suis désolée. J'ai vraiment fait n'importe quoi.

Elle lui embrasse l'oreille.

– Tu as toujours mal ?

Harriet hoche la tête.

– Papa te donnera le médicament. Tu seras gentille, hein ? Tu promets ?

Frida est sur le point d'ajouter, On se reverra très vite, mais elle se ravise. De son auriculaire replié, elle attrape celui de sa fille.

– Galaxies, chuchote-t-elle.

C'est leur jeu préféré, un serment qu'elles répètent tous les soirs, avant le coucher. *Je promets de te donner la lune et les étoiles. Je t'aime plus que les galaxies.* C'est ce qu'elle dit en bordant Harriet, cette petite fille qui a le visage en pleine lune de sa mère, ses paupières doubles, ses lèvres pensives.

Harriet commence à s'assoupir sur son épaule. Gust prend Frida par le bras.

- Il faut qu'on soit à la maison pour l'heure de son dîner.
- Attends un peu.

Elle berce Harriet dans ses bras, baise sa joue salée. Il faudra qu'ils la débarrassent de ces horribles vêtements. Qu'ils lui fassent prendre un bain.

- Qu'est-ce que tu vas me manquer ! C'est terrible. Je t'aime, ma puce. Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Harriet remue bras et jambes, sans répondre. Frida la regarde une dernière fois, puis ferme les yeux lorsque Gust la lui reprend.

*

L'assistante sociale est coincée dans les embouteillages. Frida patiente entre les murs vert menthe. Une demi-heure. Puis elle appelle Gust.

- J'ai oublié de te dire... Je sais que vous avez réduit les laitages, mais si vous pouviez lui donner un dessert, ce soir. J'avais prévu un peu de glace pour elle.

Ils ont déjà dîné, répond Gust. Harriet n'avait pas trop d'appétit, vu son état de fatigue. Susanna lui donne le bain, en ce moment même. Frida leur demande pardon, une

fois de plus. Elle en aura peut-être pour des années à leur demander pardon, elle le sait bien. Elle s'est coupé l'herbe sous le pied, et ça ne repoussera peut-être jamais.

– Reste calme avec ces gens-là, conseille Gust. Ne perds pas tes moyens. Tu vas voir, ça ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir.

Elle résiste à la tentation de répondre *Je t'aime*. De le remercier.

– Bonne soirée, Gust.

Elle fait les cent pas. Elle aurait dû demander aux policiers quel voisin les a prévenus. Le couple d'âge mûr avec leurs vieilles cartes postales du pape Jean-Paul II scotchées sur la moustiquaire ? La femme dont le jardin est mitoyen de celui de Frida, et dont le chat fait régulièrement ses besoins sur leur pelouse ? Ou ceux dont la chambre à coucher est attenante à celle de Frida, et dont les gémissements voluptueux accroissent son sentiment de solitude ?

Elle ne sait même pas comment ils s'appellent, ces gens-là. Parfois, elle leur dit bonjour ; soit ils ne répondent pas, soit ils changent de trottoir. Depuis l'an dernier, elle loue cette maison de quatre pièces dans un lotissement des environs de Passyunk Square. Elle est la seule non blanche du pâté de maisons, la seule nouvelle, la seule locataire, la seule jeune femme active, la seule qui ait un bébé. C'est ce qu'elle a trouvé de plus spacieux en si peu de temps. Ses parents ont dû cosigner le contrat de location, c'était avant le boulot à Wharton. West Philly est plus près de la fac, mais plus cher. Fishtown, Bella Vista, Queen Village, Graduate Hospital : trop chers également. Elle a dû quitter

Brooklyn quand Gust, qui est architecte paysagiste, a été embauché par un cabinet qui conçoit des murs et des toits végétaux. Une entreprise ultra-réputée, spécialisée dans les projets de développement durable : restauration des zones humides, gestion des eaux de ruissellement. À Philly, disait Gust, ils feraient des économies, pourraient s'acheter une maison. Et New York, ça n'était pas le bout du monde. Ils pourraient y retourner quand ils voulaient. C'était mieux pour les enfants à venir. Frida n'a jamais vécu dans une si petite ville, et maintenant elle ne peut plus en sortir. Une ville de maisons de poupées, où elle n'a aucun réseau : quelques connaissances, aucun ami proche qu'elle ne partage avec Gust. Impossible de repartir avant les dix-huit ans de Harriet, à cause de la garde alternée.

Un des plafonniers grésille. Frida aimerait poser la tête sur ses bras, mais l'impression d'être surveillée la taraude. Susanna va en parler à ses amies. Gust va en parler à ses parents. Elle aussi, il faudra bien qu'elle en parle aux siens. Elle a pratiquement réussi à s'arracher la cuticule du pouce gauche. Elle prend conscience de son mal de tête, de sa bouche sèche, de son désir de sortir d'ici au plus vite.

Elle sort dans le couloir, demande la permission d'aller aux toilettes et de s'acheter à manger au distributeur. Elle choisit des petits gâteaux au beurre de cacahuète et une barre chocolatée. Elle n'a rien avalé depuis le petit déjeuner. Sauf du café. Ses mains tremblent depuis qu'elle est debout.

Quand elle revient dans la salle d'interrogatoire, l'assistante sociale est arrivée et l'attend. Frida fait tomber la barre chocolatée entamée dans le couloir, se penche, maladroitement,

pour la récupérer, prend le temps d'examiner les baskets et les mollets nerveux de l'assistante sociale, moulés dans un corsaire noir. C'est une femme jeune, vingt-cinq ou vingt-six ans, qui attire l'œil. Elle doit tout juste sortir de son club de gym. Elle porte un débardeur et un blouson en élasthanne. Une croix en or plonge vers son décolleté. Le blouson moule ses biceps. L'extrême tension de sa queue de cheval de fausse blonde, d'où ne s'échappe pas le moindre cheveu, donne à ses yeux très écartés un aspect reptilien. Elle a une jolie peau masquée par un excès de fond de teint et d'ombres diverses et artificielles. Son sourire découvre une denture éblouissante d'actrice de cinéma.

Elles se serrent la main. Mme Torres, c'est son nom, fait remarquer à Frida qu'elle a une trace de chocolat sur la lèvre. Avant qu'elle ait pu s'en débarrasser, Mme Torres la prend en photo. Puis elle remarque l'état des cuticules de Frida, lui demande de tendre les mains vers elle, paumes vers le bas.

- Pourquoi ?
- Ça vous pose problème, madame Liu ?
- Non, aucun problème.

Mme Torres photographie les mains de Frida en gros plan. Comme son visage. Elle examine les taches sur son chemisier. Elle redresse sa tablette et tape quelques mots.

- Vous pouvez vous asseoir.
- Mon ex-mari dit qu'il est possible qu'on me retire la garde. C'est vrai ?
- Oui. L'enfant est désormais confiée à son père.
- Mais ça ne se reproduira jamais. Gust le sait très bien.

– Madame Liu, l'enfant vous a été retirée parce qu'elle encourait un risque imminent. Vous avez laissé votre fille sans aucune surveillance.

Frida rougit. Elle a toujours eu le sentiment de faire n'importe quoi. Cette fois-ci, il ne s'agit pas que d'une impression.

– Nous n'avons pas constaté de mauvais traitements sur le plan physique, mais votre fille était déshydratée. Et elle avait le ventre vide. Le rapport mentionne que sa couche fuyait. Elle pleurait depuis un certain temps. Elle n'allait pas bien du tout.

L'assistante sociale fait défiler ses notes, hausse les sourcils.

– Je lis également que la maison est sale.

– Pas d'habitude. J'avais prévu un grand ménage pendant le week-end. Pour rien au monde je ne lui ferais de mal.

L'assistante sociale sourit, glaciale.

– C'est pourtant le cas. Pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée avec vous ? Quelle mère sortirait de chez elle sans réfléchir à ce genre de choses : *si je veux ou si je dois sortir, hors de question de laisser mon bébé ?*

Elle attend que Frida réponde. Frida se souvient de la matinée, de la frustration et du malaise croissants, du désir égoïste d'avoir un instant de tranquillité. La plupart du temps, elle parvient à rester à distance de ce gouffre. Elle a honte de penser qu'il y a maintenant un signalement à son nom, comme si elle battait Harriet, ou qu'elle l'élevait dans la crasse. Comme si elle était de ces mères qui, en plein été, laissent leurs jeunes enfants dans la voiture, sur la banquette arrière.

– C'était une erreur.

– Oui, vous l'avez déjà dit. Mais j'ai l'impression que vous me cachez des choses. Qu'est-ce qui vous a pris d'aller au bureau sur un coup de tête ?

– Je suis sortie prendre un café. Puis j'ai pris ma voiture pour aller à Penn. J'avais oublié un dossier sur lequel je devais travailler. Je n'avais qu'une seule version papier. Je suis en plein travail sur un article dont l'auteur est l'un des professeurs les plus âgés de la fac d'économie. Il s'est déjà plaint de moi auprès du doyen, parce que je l'avais cité de manière erronée. Il a essayé de me faire virer. Et puis en arrivant au bureau, je me suis mise à répondre à des mails. J'aurais dû garder l'œil sur ma montre. Je sais que je n'aurais pas dû laisser la petite seule à la maison. J'en suis bien consciente. J'ai merdé.

Frida se prend les cheveux à pleines mains, défait son chignon.

– Elle ne dormait pas. Elle est censée faire deux siestes par jour, mais ça ne s'est pas du tout passé comme prévu. J'ai dormi dans sa chambre, par terre. Elle ne s'endort que si je lui tiens la main. Et si j'essaie de sortir, elle se réveille dans la seconde et se met dans tous ses états. J'ai passé ces derniers jours dans un brouillard total. Sous l'eau. Ça ne vous arrive jamais ? J'étais si crevée que j'en avais des douleurs à la poitrine.

– Tous les parents sont fatigués.

– L'idée, c'était de rentrer tout de suite.

– Mais vous n'êtes pas rentrée. Vous avez pris la voiture, vous êtes partie. C'est du délaissement d'enfant,

madame Liu. Si vous voulez entrer et sortir à votre guise, adoptez un chien. Les enfants, ce n'est pas fait pour ça.

Frida ravale ses larmes, paupières battantes. Elle voudrait dire qu'elle n'a rien à voir avec ces mauvaises mères qu'on montre au journal télé. Elle n'a pas mis le feu à sa maison. Elle n'a pas oublié Harriet sur un quai de métro. Elle n'a pas attaché Harriet dans son siège bébé avant de foncer droit dans le lac.

– Je sais que j'ai vraiment fait n'importe quoi, mais ce n'était pas exprès. Et je comprends bien à quel point c'était absurde.

– Madame Liu, avez-vous des antécédents psychiatriques ?

– J'ai eu quelques épisodes dépressifs. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne suis pas...

– Est-ce qu'on peut attribuer votre comportement à une crise psychotique ? Ou bipolaire ? Avez-vous consommé des drogues ?

– Non. Absolument rien. Et je ne suis pas folle. Je ne vais pas essayer de vous faire croire que je suis une mère parfaite, mais les parents ne sont jamais irréprochables. Je suis certaine que vous avez vu bien pire.

– Il n'est pas question des autres parents, mais de vous.

Frida s'efforce de répondre d'une voix ferme.

– Il faut que je la voie. On en aura pour combien de temps ? Elle n'a jamais passé plus de quatre jours loin de moi.

– C'est bien trop court pour régler le problème.

L'assistante sociale explique le processus comme elle lirait une liste de courses. Frida va subir une évaluation

psychologique, de même que Harriet. La petite fille bénéficiera d'un suivi psychologique. Il y aura trois visites en présence d'un tiers dans les soixante jours à venir. L'administration collectera des données. Le Service de protection des mineurs a mis en place un nouveau programme.

– J'enverrai mes préconisations, ajoute l'assistante sociale. Et ce sera au juge de décider quel est le mode de garde le plus bénéfique à l'enfant.

Frida ouvre la bouche.

– Madame Liu, l'interrompt l'assistante sociale, vous pouvez vous féliciter de ce que le père de l'enfant soit présent. Si nous n'avions pas la possibilité de la confier à un proche, il faudrait un placement en urgence dans une famille d'accueil.

*

Ce soir, Frida a de nouveau du mal à dormir. Il faut qu'elle dise au juge des enfants que Harriet n'a pas été maltraitée, qu'elle n'a pas été délaissée ; sa mère avait passé une très sale journée, voilà tout. Il faut qu'elle demande au juge si ça ne lui est jamais arrivé. Et en une telle journée, elle a dû sortir de la maison de son esprit, piégée dans la maison de son corps, piégée dans la maison où Harriet était elle-même installée dans son trotteur, quelques biscuits en forme d'animaux à portée de main. C'était la vision du monde selon Gust : l'esprit, maison vivant dans la maison du corps, laquelle vivait dans la maison d'une maison, laquelle à son tour vivait dans la maison plus vaste de la

ville, laquelle vivait dans la maison plus grande encore de l'État, puis de l'Amérique, puis de la société des hommes, puis de l'univers. Selon lui, ces maisons se contenaient les unes les autres en poupées russes, comme celles qu'ils avaient achetées à Harriet.

Ce qu'elle ne peut pas s'expliquer, ce qu'elle ne veut pas admettre, ce dont elle n'est pas certaine de se souvenir avec exactitude : le plaisir qu'elle a soudainement éprouvé en fermant la porte et en montant dans la voiture qui l'a éloignée de son esprit, de son corps, de sa maison, de sa fille.

Elle s'est sauvée à un moment où Harriet ne faisait pas attention à elle. C'est peut-être aussi lâche que de tirer dans le dos de quelqu'un, se dit-elle à présent. Elle n'a jamais rien fait d'aussi ignoble. Elle s'est acheté un café latte frappé au café du coin de la rue puis est allée chercher sa voiture. Elle s'est juré de ne pas traîner. Mais les dix minutes de la pause café sont prolongées : une demi-heure, puis une heure, puis deux heures, puis deux heures et demie. Elle était poussée par le plaisir du mouvement. Qui n'a rien à voir avec celui que procurent le sexe, l'amour et les couchers de soleil. Qui est celui de l'oubli du corps, de la vie qu'on mène.

Frida se lève à une heure du matin. Elle n'a pas fait le ménage depuis trois semaines. Elle a peine à croire que les policiers aient pu voir la maison dans un tel état. Elle range les jouets de Harriet, vide les poubelles papier et verre, passe l'aspirateur sur les tapis, lance une machine, nettoie le trotteur couvert de taches ; elle a honte de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Elle continue jusqu'à cinq heures du matin ; les produits ménagers, la javel lui donnent des vertiges. Les évier et les lavabos sont récurés. De même la baignoire. Les parquets en bois sont lessivés. Les policiers ne pourront pas constater à quel point la cuisinière brille. Pas plus que la blancheur immaculée de la cuvette des WC, le fait que les vêtements de Harriet ont été pliés et rangés, que les cartons de plats à emporter à moitié pleins ont été jetés, que le film de poussière qui voilait tout dans la maison a disparu. Mais tant qu'elle se démène, elle n'ira pas se coucher sans Harriet, elle ne s'attendra pas à entendre sa voix.

Elle reste assise sur le sol immaculé, cheveux et chemise de nuit trempés de sueur ; le courant d'air venu de la porte du jardin lui donne le frisson. Quand elle a une insomnie et que Harriet est à la maison, elle l'extrait de son petit lit et la serre contre elle ; Harriet dort sur son épaule. Sa douce Harriet. Son poids, sa tiédeur lui manquent.

*

Frida se réveille à dix heures du matin, gorge sèche, nez qui coule. Elle a hâte d'expliquer à sa fille qu'elle a pu enfin trouver le sommeil, qu'elles vont pouvoir aller au square aujourd'hui. Puis elle se souvient, avec une terreur qui éclot lentement en elle, que Harriet n'est pas là.

Elle se redresse sur son séant, fait rouler les muscles de ses épaules, endoloris, se souvient de l'assistante sociale, de la pièce aux murs vert menthe, d'avoir été traitée comme une criminelle. Elle imagine les policiers qui se fraient un

chemin dans cette maison étroite et sombre et trouvent Harriet affolée au milieu du chaos. Ils ont peut-être remarqué les placards et le réfrigérateur presque vides. Ils ont peut-être vu les miettes sur le plan de travail, les serviettes en papier toutes froissées, les sachets de thé dans l'évier.

Après le divorce, Frida et Gust ont chacun récupéré leurs meubles. Les plus jolies choses venaient de chez lui, pour l'essentiel. Les œuvres d'art, la décoration. Ils allaient refaire leur appartement quand Gust est parti. Les murs de la maison qu'habite désormais Frida ont été peints dans des tons pastel par le propriétaire : jaune pâle dans le salon, mandarine dans la cuisine, violet lavande et bleu clair à l'étage. Les meubles et les objets de Frida jurent avec ces tons : ses cadres noirs, son tapis persan, prune et bleu marine, sa chauffeuse olive.

Elle fait mourir toutes ses plantes. Il n'y a rien sur les murs du salon et de la cuisine. À l'étage, dans le couloir, elle s'est contentée de quelques photos de ses parents et de ses grands-mères, pour que Harriet n'oublie pas ses racines – encore que Frida ne parle pas assez bien le mandarin pour l'enseigner comme il le faudrait à sa fille. Dans la chambre de Harriet, en plus d'une guirlande de drapeaux en tissus de toutes les couleurs, elle a punaisé une photo de Gust, qui date de huit ans. Elle voulait que Harriet puisse voir son père dans sa chambre, ne serait-ce qu'en photo, même si elle sait que Gust n'en faisait pas autant. C'est l'une des ignominies de la garde alternée. Un enfant devrait pouvoir voir sa mère tous les jours.

Elle sort son téléphone. Elle a raté un appel de son patron, qui veut savoir pourquoi elle n'a pas répondu à ses mails. Elle le rappelle, s'excuse, invoque une intoxication alimentaire. Elle lui demande un nouveau délai.

Après avoir pris sa douche, elle appelle l'avocate de son divorce, Renee.

- Tu peux me recevoir entre deux rendez-vous ? S'il te plaît. C'est urgent.

*

Cet après-midi-là, la rue où habite Frida est déserte. D'habitude, quand il fait soleil, les vieux du voisinage aiment se retrouver sur le minuscule trottoir de leur pâté de maisons, assis sur des chaises de jardin. Oh, s'ils pouvaient la voir passer ! Elle porte un pantalon droit, un chemisier en soie, des talons compensés. Elle s'est maquillée ; ses paupières gonflées sont dissimulées par d'épaisses montures de lunettes en écaille de tortue. S'ils pouvaient la voir en cet instant, les policiers, l'assistante sociale : compétente, élégante, fiable.

Le cabinet de Renee se trouve au quatrième étage d'un bâtiment de Chestnut Street, à deux pâtés de maisons au nord de Rittenhouse Square. Pendant un moment, l'année dernière, c'était devenu la deuxième maison de Frida. Et Renee comme une grande sœur.

- Entre, Frida. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute pâle. C'est gentil d'avoir bien voulu la recevoir inopinément, répond Frida. Elle balaie le bureau du regard, se souvient

du jour où Harriet a bavé sur le canapé en cuir, avant de ramasser tous les moutons du tapis. Renee a quarante-six ou quarante-sept ans ; brune, corpulente, elle porte souvent des pulls à col boule et des bijoux en turquoise plutôt voyants. Elle aussi vient de New York. C'est ce qui les a rapprochées, au début : deux étrangères dans une ville où tout le monde, semble-t-il, se connaît depuis la maternelle.

Renee reste debout adossée à son bureau, les bras croisés, pendant que Frida raconte ce qui lui est arrivé. Elle réagit avec plus de colère que Gust et Susanna, paraît aussi plus déçue, plus scandalisée. Frida a l'impression de parler à ses parents.

– Mais pourquoi ne pas m'avoir appelée hier soir ?

– Je n'ai pas compris à quel point j'étais dans la merde. J'ai vraiment déconné. Je sais. Mais c'était une simple erreur.

– Non, tu ne peux pas dire ça, répond Renee. Ces gens-là se fichent de tes intentions. Le SPM est devenu beaucoup plus directif.

L'an dernier, deux enfants dont ils avaient la responsabilité sont morts. Le droit à l'erreur, c'est fini, a décrété le gouverneur. De nouvelles lois sont entrées en vigueur. Il y a eu un référendum aux dernières élections locales.

– Mais de quoi tu parles ? Ce n'était pas de la maltraitance. Je ne suis pas comme ça, moi. Harriet est toute petite. Elle ne s'en souviendra pas.

– Frida, ce n'est pas une broutille, laisser un bébé sans surveillance chez soi. Tu comprends ça, non ? Je sais que ça arrive à plus d'une mère – craquer, s'enfuir un moment. Le problème, c'est qu'on t'a vue.

Frida baisse les yeux. Elle s'était naïvement attendue à ce que Renee la console, lui remonte le moral, comme au moment du divorce.

– Ne parlons plus simplement d'erreur. Mais plutôt d'erreur de jugement, dit Renee. Il faut que tu assumes.

D'après elle, il faudra des semaines pour récupérer la garde. Voire des mois. Le SPM a accéléré ses processus – en tout cas, c'est ce qui se dit. Ils se concentrent davantage maintenant sur la transparence, la responsabilité. Il y a des collectes de données, ce qui donne aux parents plus de voies de recours. Stratégie qui fait l'objet d'une harmonisation fédérale ; il y aura moins de différences d'un État à l'autre. Dans le temps, c'était un vrai problème. Cela dit, tout dépend encore essentiellement du juge.

– Mais pourquoi ne m'a-t-on rien dit de tout ça ? dit Frida.

– Tu n'y as probablement pas fait attention, parce que ça ne te concernait pas. Rien d'étonnant. Tu te contentais de vivre ta vie.

Frida devrait se concentrer sur le long terme : retrouver Harriet, clore le dossier. Même quand elle récupérera la garde alternée, il y aura certainement une période probatoire, des contrôles – sans doute pendant un an. Le juge peut contraindre Frida à suivre un programme complet, comprenant une inspection du domicile, des cours de parentalité, un suivi psychologique. Les appels téléphoniques et les visites en présence d'un tiers, c'est mieux que rien. Dans certains cas, les parents n'ont même pas ça. Et même si Frida se plie à toutes ces démarches, le résultat n'est pas

garanti. Si, dans le pire des cas – à Dieu ne plaise –, l'État considère qu'elle est inapte, qu'elle ne peut pas récupérer Harriet, elle peut être déchuée de ses droits parentaux.

– Mais c'est impossible, dans mon cas. Non ? Je ne vois même pas pourquoi tu me parles de ça.

– Parce qu'à compter de ce jour, tu dois être extrêmement prudente. Frida, je n'essaie pas de te faire peur – mais c'est le labyrinthe de la justice des affaires familiales que tu vas devoir affronter. Je veux que tu saches de quoi ils sont capables. Détail important, évite soigneusement les groupes consacrés aux droits des parents sur les réseaux sociaux. Ce n'est pas le moment d'assurer ta propre défense. Ça te ferait perdre la boule. Il n'y a plus d'intimité, tu sais. Il faut que tu gardes ça à l'esprit. Tu vas être sous surveillance. Et ils n'ont pas vraiment fait de publicité autour de ce nouveau programme.

Renee s'assied près de Frida.

– On va la récupérer, je te le promets.

Elle lui pose la main sur le bras.

– Écoute, je suis vraiment navrée, mais mon prochain rendez-vous est déjà là. Je t'appelle plus tard dans la journée, d'accord ? On réfléchira à tout ça, toutes les deux.

Frida veut se lever, n'y parvient pas. Elle enlève ses lunettes. Les larmes jaillissent.

*

Après les heures de bureau, Rittenhouse Square est envahi de joggers, de skateboarders, d'étudiants en médecine, et de

sans-abri qui vivent là. C'est l'endroit de Philly que préfère Frida : le parc à la française, la fontaine, les sculptures d'animaux, les parterres de fleurs tirés au cordeau, les boutiques et les terrasses des restaurants tout autour. Le seul endroit de la ville qui lui rappelle New York.

Elle trouve un banc vacant, appelle Gust. Il lui demande si elle a pu dormir. Elle dit qu'elle vient de discuter avec Renee, demande à parler à Harriet. Elle essaie de passer en FaceTime, mais la connexion n'est pas assez bonne. Dès qu'elle entend la voix de Harriet, elle se remet à pleurer.

– Qu'est-ce que tu me manques. Comment ça va, puce ?

Harriet est encore enrouée. Elle répond par un chapelet de voyelles dans lequel rien ne ressemble à « maman ». En arrière-plan, Gust explique que l'otite va mieux. Susanna l'a emmenée au Please Touch Museum ce matin.

Frida commence à parler du musée à Harriet mais Gust l'interrompt. Ils vont dîner. Elle mentionne de nouveau la glace.

– Frida, je sais que ça part d'un bon sentiment, mais nous n'avons aucune envie de lui apprendre à compenser par la nourriture. Harri-bibi, tu dis au revoir, maintenant ?

Gust raccroche. Frida s'essuie le nez d'un revers de la main. Il faut bien quarante minutes pour rentrer à pied, et elle va se faire des ampoules, c'est sûr, mais elle n'a aucune envie de pleurer devant tout le monde dans le métro. Appeler un taxi ? Elle n'a pas envie de bavarder avec qui que ce soit. Elle fait une pause chez Starbucks pour se moucher et nettoyer ses lunettes. Les gens doivent penser

qu'elle a été soit plaquée, soit licenciée. Personne ne peut deviner son crime. Elle a l'air trop chic. Trop convenable. Trop asiatique.

Elle descend vers le sud, croise des couples de jeunes femmes matelas de yoga sous le bras, des parents tatoués qui récupèrent leurs enfants à la crèche. Elle n'a toujours pas l'impression d'avoir réellement vécu les événements de la veille. Le juge ne pourra que le constater : elle n'est ni alcoolique, ni droguée. Il verra bien que son casier est vierge. Elle a un emploi rémunéré, s'implique paisiblement dans la garde alternée. Elle est doublement diplômée en littérature, Brown et Columbia ; elle cotise pour son plan épargne retraite et pour les études supérieures de sa fille.

Elle aimerait croire que Harriet est si jeune qu'elle oubliera. Pourtant, il demeure peut-être une vague douleur qui pourrait se calcifier lorsque sa fille grandira. Le souvenir purement émotionnel d'un jour où ses pleurs n'ont fait venir personne.

*

Le lendemain matin, on sonne chez elle, à huit heures. Frida ne se lève pas. Au troisième coup, cependant, elle enfle son peignoir et dévale l'escalier.

Les hommes du SPM sont blancs, immenses, des armoires à glace. Ils portent tous deux des chemises bleu clair soigneusement rentrées dans leur pantalon kaki. Visages inexpressifs, cheveux bruns en brosse, accent local. Brioche pour

l'un, menton fuyant pour l'autre. Chacun transporte une mallette métallique.

– Madame, dit Menton Fuyant en montrant des formulaires à Frida, il va falloir que nous installions des caméras.

– C'est en ça que ça consiste, l'inspection du domicile ?

– Ce sont les nouvelles procédures.

Il y aura des caméras dans toutes les pièces, expliquent-ils à Frida, sauf dans la salle de bains. Ils vont également examiner la scène de l'incident. Menton Fuyant plonge le regard dans le salon, par-dessus l'épaule de Frida.

– Visiblement, vous avez fait le ménage. Ça date de quand ?

– La nuit dernière. Vous avez discuté de tout ça avec mon avocate ?

– Madame, ça n'est pas de son ressort.

La femme qui vit dans la maison d'en face écarte ses rideaux. Frida se mord l'intérieur de la joue. Ne conteste rien, lui a dit Renee. Reste polie. Coopère. Ne pose pas trop de questions. Toutes tes interactions avec le SPM feront l'objet d'un rapport. Tout peut être utilisé contre toi.

L'administration collectera des données à partir de la surveillance vidéo. Les caméras seront installées dans un angle de chaque pièce, au plafond. Les appels, les SMS, les messages audio feront l'objet d'un contrôle constant, de même que l'utilisation d'Internet et des applications.

Ils remettent un formulaire à Frida. Elle doit le signer, confirmer ainsi son consentement.

La voisine est toujours à la fenêtre. Frida referme la porte d'entrée. Elle essuie ses paumes moites sur son peignoir. Le

but, c'est de récupérer Harriet, lui a expliqué Renee. Si elle la perd, elle perd tout. Cette procédure, c'est affreux, mais ce n'est pas grand-chose, quelques semaines, quelques mois, seulement, peut-être, dans toute une existence.

– Pense au pire, lui a dit Renee.

Impossible. Si ça se produisait, elle n'aurait plus envie de vivre.

Elle entre chercher un stylo, signe le formulaire. En les faisant entrer chez elle, où ils commencent à déballer leur matériel, elle les interroge avec prudence.

– Qu'est-ce que vous allez évaluer ?

– On va apprendre à vous connaître, répond Brioche.

Vont-ils installer quoi que ce soit dans sa voiture ou dans son bureau, à Wharton ? Non, ils se focaliseront sur sa vie domestique, la rassurent-ils, comme si le fait de savoir qu'ils se contenteront de la regarder manger, dormir et respirer devrait la rasséréner. Quand ils auront rassemblé suffisamment de données, ils s'en serviront pour *analyser ses sentiments*.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment ça fonctionne ? Elle a trouvé quelques références en ligne. Le nouveau programme devrait éliminer les erreurs humaines, expliquait un représentant de l'administration. Les décisions seraient prises de manière plus efficace. Moins de subjectivité, moins de partialité. Ils visent à implémenter des références universelles.

Les deux hommes prennent des photos dans toutes les pièces. De temps en temps, ils s'arrêtent et confèrent à voix basse. Frida appelle au bureau : elle aura du retard.

Ils inspectent les placards et le réfrigérateur, le moindre tiroir, le moindre rayonnage, le minuscule jardin, la salle de bains, la cave. Ils examinent le lave-linge et le sèche-linge à la lampe-torche.

Ils passent ses vêtements en revue. Ils soulèvent le couvercle de sa boîte à bijoux. Ils tripotent ses oreillers, sa couette. Ils secouent les barreaux du petit lit de Harriet, palpent le matelas, le retournent. Ils furètent sous les couvertures, dans les caisses à jouets. Frida les regarde du seuil de chaque pièce, ravale son envie de protester contre cette intrusion. Ne peuvent-ils à tout moment imposer une fouille au corps ? Lui demander d'ouvrir la bouche, prendre des notes sur l'état de sa denture. L'administration a peut-être besoin de savoir si elle a des caries.

Les deux hommes apportent un escabeau. Ils nettoient les toiles d'araignées du plafond. Une fois la dernière caméra installée, ils appellent le bureau et déclenchent la surveillance vidéo.

Frida est tentée de ne pas rentrer chez elle ce soir. Elle pourrait prendre une chambre à l'hôtel du campus, ou bien trouver un Airbnb à la dernière minute, décider sur un coup de tête d'aller à Brooklyn, voir des amis trop longtemps négligés. Ou même dormir au bureau, même si, cet après-midi, son patron a remarqué que toutes les photos de Harriet avaient été retournées.

– C'est pour mieux me concentrer, a menti Frida.

Dès qu'il est sorti, elle a remis les photos dans le bon sens, les a caressées, leur a demandé pardon. Harriet nourrisson, bien emmitouflée, Harriet tendant la main vers son premier gâteau d'anniversaire, Harriet sur la plage, avec des lunettes de soleil en forme de cœur et une barboteuse en tissu écossais. Ce visage. La seule vraie réussite de Frida.

Elle reste jusqu'à 23 heures, bien après que l'immeuble s'est vidé de ses employés, jusqu'à ce que la crainte d'être agressée sur le campus prenne le pas sur l'appréhension du retour à la maison. Elle a appelé Renee plusieurs fois dans la journée. Les caméras affolent l'avocate. Les règles changent

en permanence, a-t-elle commenté avec un lourd soupir. Mais éviter de rentrer chez elle, ce n'est pas un bon choix. De même que les recherches trop poussées d'informations. Oh, ce n'est pas que Frida ait trouvé grand-chose sur le net, hormis les habituelles litanies d'essais sur Big Data, l'addiction aux réseaux sociaux, les relations troubles entre le gouvernement et les GAFA. Vidéos en direct exhibant naissances ou actes de violence. Débats sans fin sur les bébés influenceurs de YouTube. Nourrices espionnées par caméras cachées : est-ce une violation de leurs droits civils ? Frida a également déniché des chaussettes et des couvertures intelligentes, qui contrôlent le rythme cardiaque, les niveaux d'oxygène et la qualité du sommeil des bébés. Et un berceau qui leur apprend à dormir à la place des parents.

Tout le monde subit déjà ce type de surveillance électronique. Il y a deux ans, des caméras ont été installées dans la plupart des villes américaines. Le gouvernement s'est inspiré de Londres et de Pékin, où les taux de délinquance ont baissé. Qui n'a pas recours aux logiciels de reconnaissance faciale ? Au moins, remarque Renee, ces caméras-là ne sont pas dissimulées. Ils vont l'espionner, c'est certain : Frida doit garder cela à l'esprit. Et tout ce qu'une personne normale est susceptible de faire sera interprété comme un défi à l'autorité.

- Évite de laisser des traces, a insisté Renee. Arrête les recherches sur Google. Ils peuvent aussi voir ce que tu fais au boulot. Abstiens-toi de commenter l'affaire au téléphone.

Il y a des rumeurs qui courent sur les nouveaux programmes de réhabilitation du SPM, mentionne également

Renee. Avec l'aide financière et technique de la Silicon Valley. Le SPM recrute à tour de bras. Les salaires sont bien supérieurs à ceux d'autrefois. Et malheureusement, c'est en Pennsylvanie, dans le comté où vit Frida, qu'ils testent cette nouveauté.

– J'aimerais bien pouvoir te donner plus de détails, a conclu Renee. Il y a un an ou même quelques mois, j'aurais été mieux à même de t'aider à débroussailler tout ça. (Silence.) Il faut qu'on se voie pour en discuter. Mais s'il te plaît, Frida, ne t'impatiente pas.

*

Cette maison qui n'a jamais semblé lui appartenir a l'air encore plus étrangère ce soir. Après avoir avalé un plat réchauffé au micro-ondes, après avoir rangé toutes les pièces, passé la serpillière sur les traces laissées par les semelles des employés du SPM, refermé les tiroirs, plié les draps et les couvertures de Harriet et changé la position de ses jouets dans la chambre, Frida se retire dans sa minuscule salle de bains : ah, si elle pouvait réduire son existence à cette seule pièce, y dormir, y manger. Elle prend une douche, se nettoie les pores, se badigeonne le visage de tonique, de crèmes hydratantes, de sérums anti-âge. Elle passe le peigne dans ses cheveux encore humides, se coupe et se lime les ongles, panse ses cuticules arrachées. Elle s'épile les sourcils à la pince. Assise sur le rebord de la baignoire, elle fouille le seau qui contient les jouets du bain : le morse mécanique, le canard, la pieuvre orange qui a perdu ses deux yeux. Elle

joue avec le peignoir de Harriet. Elle s'enduit les mains de la lotion de Harriet pour s'endormir avec son parfum de noix de coco.

Bien que la nuit soit tiède, elle enfle un sweat à capuche par-dessus sa chemise de nuit. Le souvenir des deux hommes tripotant ses oreillers lui donne le frisson : elle change les draps.

Elle se couche, relève sa capuche, noue le cordon sous son menton. Elle préférerait un linceul. Bientôt, l'administration constatera qu'elle ne reçoit pas grand monde chez elle. Après son divorce, elle a perdu de vue ses amis de New York ; elle ne s'en est pas fait d'autres, n'a pas essayé, passe la plupart de ses soirées sans Harriet en compagnie de son téléphone. Le soir, parfois, elle mange des céréales. Quand elle n'arrive pas à dormir, elle enchaîne les abdominaux et les levers de jambe pendant des heures. Si l'insomnie empire, elle prend un somnifère et un peu d'alcool. Quand Harriet est là, jamais plus d'un doigt de bourbon. Si elle est seule, c'est trois ou quatre petits verres, d'affilée. Dieu merci, il n'y avait pas de bouteilles vides quand les types sont passés. Tous les matins, avant le petit déjeuner, elle vérifie son tour de taille. Elle pince ses triceps et l'intérieur de ses cuisses, également flasques. Elle se sourit dans le miroir, histoire de se rappeler qu'autrefois elle était jolie. Ces mauvaises habitudes, elle doit les abandonner. Il ne faut pas qu'elle ait l'air prétentieuse, égoïste, instable. Comme si elle était incapable de prendre soin d'elle-même, qu'elle n'était peut-être pas assez mûre, bien qu'adulte, pour s'occuper d'un bébé.

Elle se couche en chien de fusil, face à la fenêtre. Elle porte la main à ses lèvres, puis s'interrompt. Elle lève les yeux vers le voyant de la caméra, clignotant rouge. Elle leur fournit assez d'éléments ? Assez de regrets ? Assez de tremblements ? Quand elle avait une vingtaine d'années, elle a consulté une psychothérapeute qui lui a demandé de faire la liste de ses peurs, entreprise laborieuse qui n'a révélé qu'une chose : ces phobies étaient sans cause et sans limites. Ceux qui la surveillent devraient savoir qu'elle a peur des forêts, des grandes étendues d'eau, des tiges et des algues. Des nageurs sur longue distance et plus généralement des gens qui arrivent à respirer sous l'eau. Elle a peur des gens qui savent danser. Elle a peur des nudistes et des meubles scandinaves. Des séries télé qui commencent avec des jeunes filles mortes. De l'excès de soleil et de l'excès d'ombre. Pendant un moment, elle a eu peur du bébé qui grandissait dans son ventre, peur de ce que le bébé ne grandisse plus, peur de ce qu'il faille aspirer de son ventre ce bébé mort, peur d'être quittée par Gust si le bébé mourait de cette manière et qu'elle ne voulait pas réessayer. Elle a eu peur de céder à ses inquiétudes, d'aller dans une clinique, de prétendre que les saignements étaient spontanés.

Ce soir, elle a peur des caméras, de l'assistante sociale, du juge, de l'attente. De ce que Gust et Susanna pourraient raconter à leurs proches. Du fait que sa fille l'aime peut-être déjà moins. De l'effroi de ses parents, quand ils sauront.

Elle se répète intérieurement ces peurs nouvelles, essaie de vider les mots de leur sens. Son cœur bat trop vite. Son dos est en nage. Au lieu d'être filmées 24 heures sur 24, les

mauvaises mères ne devraient-elles pas être poussées dans des ravins ?

*

Frida a découvert les photos début mai. En pleine nuit – l'insomnie avait de nouveau frappé. Pour avoir l'heure, elle a pris le téléphone de Gust, sur la table de chevet. Sur l'écran, un SMS, envoyé un peu après 3 heures du matin. *Viens chez moi demain.*

Elle a trouvé l'expéditrice dans un album intitulé *Travail*. Susanna dans un salon ensoleillé, une part de tarte à la meringue à la main. Susanna écrasant le gâteau sur l'entre-jambe de Gust. Susanna léchant les miettes du gâteau à même Gust. Les photos dataient de février, alors que Frida était sur le point d'accoucher. Elle n'a pas compris comment Gust avait pu avoir le temps de rencontrer cette fille et pourquoi il lui avait couru après, mais : il y avait ces heures supplémentaires au bureau, le soir, ces week-ends avec des amis, alors que Frida devait garder le lit et qu'elle n'avait pas envie de passer pour la femme qui empêche son mari de prendre l'air.

Elle a passé des heures dans la cuisine à étudier les sourires mutins de Susanna, son visage couvert de miettes, le pénis de Gust qu'elle tenait à pleines mains, sa petite bouche aux lèvres humides. Susanna avait un teint de modèle pré-raphaélite ; le corps pâle, couvert de taches de rousseur, les seins lourds, les hanches aussi étroites que celles d'un garçon. Ses bras et ses jambes étaient joliment musclés ;

on lui voyait les côtes et les clavicules. Frida avait toujours pensé que Gust détestait les femmes maigres. Qu'il avait adoré son corps de femme enceinte.

Elle ne l'a pas réveillé, elle n'a pas hurlé, s'est contenté d'attendre le lever du soleil. Elle a alors pris un selfie, en dépit de son apparence hagarde, et l'a envoyé à Susanna.

Puis, le même matin, après avoir donné le sein à Harriet et l'avoir recouchée dans son berceau, elle s'est étendue sur Gust et s'est frottée contre lui, hanches saillantes, jusqu'à ce qu'il bande. Ils n'avaient fait l'amour que deux fois depuis que le médecin l'avait déclarée apte à reprendre des relations sexuelles ; à chaque fois, elle avait eu horriblement mal. Pourvu qu'il ait mis un préservatif avec Susanna. Pourvu que celle-ci soit du genre volage. Les bébés et les alliances ne lui faisaient peut-être pas peur, mais un jour ou l'autre elle se lasserait de lui. Phénomène que Frida avait constaté avec quelques-uns de ses amis new-yorkais qui sortaient avec des filles de vingt ou vingt-cinq ans. Les premiers jours débordaient de passion, ils reprenaient vie, se lançaient dans la vie commune, puis la fille décidait de s'enfuir aux Galapagos, prétextant l'appel du large ou l'éveil spirituel.

– Débarrasse-toi d'elle, lui a-t-elle dit après qu'ils ont fait l'amour.

Il a pleuré, lui a demandé pardon. Leur mariage a semblé résister pendant quelques semaines. Mais Gust a refusé de renoncer à Susanna. C'était de l'amour, affirmait-il.

– Il faut bien que j'aille où mon cœur me mène.

Il a commencé à parler de garde alternée avant même que Frida soit prête à faire des concessions.

– Mais je t’aime encore, disait-il. Je t’aimerai toujours. Notre famille existera toujours.

Frida a fini par comprendre que Susanna était la bernacle et Gust le trois-mâts, même si elle n’a jamais pensé que Susanna pourrait l’emporter – Frida, elle, avait l’enfant. Seulement, elle n’avait pas eu la possibilité de faire ses preuves en tant que mère, se complaît-elle à penser. Harriet commençait tout juste à sourire, ne dormait que par périodes de trois heures. Frida passait des journées frénétiques, couverte de bave et de régurgitations, à faire le ménage, la cuisine, des lessives, entre des moments où elle donnait le sein et ceux où elle changeait les couches. Elle n’avait toujours pas perdu ses kilos de grossesse. La cicatrice sur son ventre lui paraissait encore toute fraîche.

Susanna était peut-être une vraie sauvage en amour, elle avait peut-être laissé Gust lui éjaculer sur le visage. Ou proposé la sodomie. Frida, elle, avait refusé l’éjaculation faciale et le sexe anal, même si elle le regrette aujourd’hui. L’idée qu’elle aurait pu offrir son cul à Gust la rend songeuse, comme tout ce qu’elle aurait dû faire pour ne pas le perdre.

Si elle avait été plus saine d’esprit. Plus facile à vivre. Si elle avait continué à prendre du Zoloft, si elle n’avait pas rechuté. S’il n’avait pas subi ses crises de larmes hystériques, ses gouffres d’angoisse. Si elle ne lui avait jamais hurlé dessus. Mais on ne sait jamais, rien n’est certain à cent pour cent, lui avait dit le médecin. Était-elle prête à prendre ce risque ? La gynéco l’a prévenue des liens possibles entre consommation d’antidépresseurs chez les femmes enceintes et les dépressions de l’adolescent. Des liens possibles avec

l'autisme. Le bébé pourrait être trop agité. Il pourrait avoir du mal à se nourrir. Il pourrait ne pas peser assez lourd à la naissance. Son score d'Apgar pourrait baisser.

Gust était si fier de son sevrage. Elle a eu l'impression qu'il la respectait davantage.

– Notre bébé doit te connaître sous ton vrai jour.

Le fait qu'elle prenne des antidépresseurs a toujours donné le sentiment à ses parents qu'ils n'avaient pas bien fait les choses. Elle n'en parle jamais avec eux. Elle n'a à ce jour pas redemandé de traitement à son médecin, n'a pas voulu reprendre rendez-vous avec un psychiatre ou un psychologue, préfère que personne ne sache à quel point la maison de son esprit est mal tenue quand personne ne s'en mêle.

Elle ne s'est pas opposée à ce que Gust demande un divorce par consentement mutuel. Il était préférable pour Harriet, l'a-t-il convaincue, que l'inconduite du père ne soit pas mentionnée dans la procédure de divorce. Quand leur fille sera plus grande, a-t-il dit, ils lui expliqueront que papa et maman ont décidé qu'ils étaient plus heureux amis que mariés.

Peu après s'être accaparé Gust, Susanna a commencé à faire état de ses opinions. Pendant ses années de lycée, elle avait été monitrice de colonie de vacances. Étudiante, elle avait gardé des enfants. Elle avait également passé beaucoup de temps avec ses neveux et nièces. Elle s'est mise à envoyer des mails. Puis des SMS. Si Frida pouvait éliminer tout ce qui était plastique chez elle. L'exposition répétée au plastique provoque le cancer. Si Frida pouvait installer

un système de filtration de l'eau potable, pour éviter que Harriet puisse absorber des métaux lourds et du chlore, en buvant ou au moment du bain. Si Frida pouvait veiller à ce que tous les vêtements de Harriet soient en coton bio, proviennent d'usines où les ouvriers sont convenablement payés. Si Frida pouvait n'acheter que des crèmes de soin, des couches, des bavoirs et des draps bio. Des lingettes sans produits chimiques. Et ce ne serait pas plus mal si elle passait aux couches réutilisables. Comme presque toutes les jeunes mères dans l'entourage de la sœur de Susanna. Autre recommandation, l'hygiène infantile naturelle. D'ailleurs on fait comme ça en Chine, non ? Frida devrait installer des pierres de soin dans la chambre de Harriet. Susanna serait ravie de lui offrir du quartz rose, pour commencer. Bon, le berceau chez Frida venait de chez Ikea : mais Frida savait-elle au moins que le contreplaqué, c'est de la sciure et du formol ? Lorsque Susanna a commencé à l'entreprendre sur les bienfaits de l'allaitement de longue durée, les écharpes de portage et le cododo, Frida s'est décidée à prendre le téléphone pour se plaindre à Gust.

- Dis-toi que ça part d'un bon sentiment, lui a-t-il dit.

Elle l'a fait jurer d'empêcher Susanna de tester ses concepts sur Harriet. Pas d'apprentissage précoce du pot, pas de pierres de soin, pas de cododo, pas de prémastication de la nourriture de Harriet. Susanna vient de décrocher son diplôme de nutritionniste ; elle songe à augmenter ses revenus en donnant de temps en temps des cours de pilates. La perspective que Susanna puisse ajouter de la chlorelle et de la spiruline à ce que mange Harriet, qu'elle puisse soigner

ses otites et ses rhumes avec des huiles essentielles et des bains de boue détoxifiante inquiète Frida. Elles ont eu des débats houleux sur les vaccins et l'immunité collective. Gust s'est fait ôter ses vieux amalgames au mercure, de même que Susanna. Ils ne vont pas tarder à mettre un bébé en route, mais ils doivent d'abord guérir leurs caries grâce aux plantes, à la méditation et aux ondes positives.

Les deux femmes se sont rencontrées en juin, l'an dernier, un jour où Frida amenait la petite chez son père. Gust avait déménagé chez Susanna, qui habite dans un loft à Fishtown ; Frida vivait encore dans leur première maison, à Bella Vista. La séparation ne datait que de quelques semaines. La nuit, Frida pouvait garder la petite pour l'allaiter, mais Gust la récupérait le samedi et le dimanche après-midi : il fallait la déposer avec des biberons de lait maternel. Ce jour-là, donc, Susanna a ouvert, vêtue en tout et pour tout d'une chemise de Gust. Son regard était somnolent, orgueilleux : Frida a eu envie de la griffer. Elle n'avait aucune envie de confier sa fille à cette femme qui venait juste d'être baisée. Gust est arrivé, lui a pris Harriet des bras. Il avait l'air heureux, mais pas comme celui qui vient de trouver un nouvel amour. Heureux comme un chien, plutôt.

Quand Susanna a voulu prendre le Thermos de lait, Frida l'a réprimandée. Le lait ne doit être manipulé que par l'un ou l'autre des parents.

– Je t'en prie, Frida, ne raconte pas n'importe quoi, a dit Gust.

Ils sont remontés à l'étage avec Harriet. Pourvu qu'ils ne s'embrassent pas devant elle, se disait Frida. Avant de

songer en repartant qu'ils ne s'en priveraient pas, qu'ils se froteraient l'un à l'autre, s'empoigneraient devant Harriet et feraient peut-être même l'amour dans la chambre où elle dormirait. Dans la maison de son père, Harriet verrait l'amour croître et prospérer.

*

On est samedi, en début de soirée. L'heure à laquelle Harriet prend son dîner. Frida, assise à la table de la cuisine, regarde les minutes s'écouler sur la pendule électronique, au-dessus de la cuisinière. Elle donne des coups de pied à la chaise de bébé. Il n'est pas impossible que Gust et Susanna ne donnent pas assez à manger à Harriet. Aujourd'hui Susanna l'a sans doute amenée au parc et n'a pas cessé de lui parler, extrayant une fable de ses moindres gestes. Susanna est un moulin à paroles. Elle a lu dans un de ses livres que les bébés et les jeunes enfants doivent entendre dix mille mots par jour, de la naissance à cinq ans, pour une meilleure préparation à l'école.

Même si elle a fini par céder, Frida trouvait autrefois lamentables les bavardages des mères américaines. Les autres mamans lui lançaient des regards de désapprobation quand elle poussait sans rien dire sa fille sur la balançoire, qu'elle s'asseyait sur le rebord du bac à sable en essayant de parcourir le *New Yorker* pendant que sa fille jouait seule. De temps en temps, on la prenait pour une nourrice peu attentive. Un jour – Harriet avait sept mois, elle rampait dans le square – Frida s'est fait sévèrement réprimander

par une autre mère. Pourquoi ne surveillait-elle pas son bébé ? Et si la petite trouvait un caillou, essayait de l'avaler, s'étouffait ?

Frida n'a même pas essayé de se défendre. Elle a pris sa fille sous le bras pour rentrer en vitesse à la maison. Elle n'a jamais remis les pieds dans ce square, qui est pourtant le plus proche de chez elle et le plus propre.

Les mères des squares la terrifiaient. Elle était incapable de les égaler en ardeur, en habileté ; elle n'avait pas lu assez de livres, elle avait arrêté d'allaiter après cinq mois alors que ces femmes donnaient encore joyeusement le sein à des enfants de trois ans.

Elle pensait qu'en devenant mère, elle ferait partie d'une communauté. Les mères qu'elle a croisées étaient aussi mesquines que les membres d'une sororité nouvellement constituée – comité de travail voué de son propre chef à la défense de l'extrémisme maternel. Les femmes qui ne parlent que de leurs enfants ennuièrent Frida. Elle s'intéresse peu au monde répétitif et banal des tout-petits, mais pense que ça ira mieux quand Harriet ira à la maternelle, quand elles pourront discuter. Ce n'est pas qu'elle n'ait aucune idée en matière d'éducation. Elle a bien aimé ce livre sur les parents français, mais Gust a trouvé horrible l'idée qu'on puisse essayer de régler le sommeil d'un enfant de trois mois, parce que c'est faire passer les besoins des parents avant ceux des enfants. Le livre repose sur une morale égoïste.

– Je suis prêt à renoncer à l'égoïsme, a dit Gust. Pas toi ?

Aujourd'hui, elle n'est pas sortie. Renee lui a conseillé de ne plus appeler Gust, de ne plus lui demander à parler à

Harriet en FaceTime, d'attendre l'entretien avec l'assistante sociale. Ce matin, elle est restée prostrée pendant des heures dans la chambre de Harriet, à caresser ses jouets, ses couvertures. Il faut tout passer à la machine. Peut-être même tout remplacer, quand elle aura les moyens. Les types n'ont laissé aucune trace, si ce n'est le mauvais œil. Harriet ne saura jamais que sa chambre a été inspectée comme une scène de crime.

Assise dans le fauteuil à bascule, Frida a pleuré, furieuse d'avoir à feindre alors qu'elle n'a plus de larmes. Mais cette absence de larmes pourrait signifier l'absence de remords et l'absence de remords le fait qu'elle est une mère encore plus indigne que ce qu'imagine l'administration. Elle s'est donc emparée du lapin rose de Harriet, l'a serré contre elle, s'est représenté sa fille seule, affolée. Elle a bercé sa honte. Ses parents disaient toujours qu'elle avait besoin d'un auditoire.

Elle se lève, s'approche de la porte-fenêtre coulissante. L'ouvre et glisse un regard dans le jardin mitoyen, côté nord. Ce voisin-là construit une treille. Il a passé tout son samedi à planter des clous. Elle aimerait jeter une allumette par-dessus la clôture, juste pour voir ; elle aimerait réduire en cendres cet arbre qui fait tomber des chatons marron et duveteux sur sa pelouse, mais ne sait pas si c'est lui, le bon samaritain qui a prévenu la police.

Le frigo est moins plein que le jour de l'inspection. Il y a une barquette de tranches de patates douces, qui commencent à moisir, un bocal de beurre de cacahuète largement entamé, une brique de lait périmée depuis

trois jours, des dosettes de ketchup alignées dans un des compartiments de la porte. Frida avale quelques bâtonnets de fromage – le stock de Harriet. Elle devrait se préparer un dîner équilibré, montrer à l'administration qu'elle sait cuisiner, mais quand elle se voit aller à la supérette, sous le regard des caméras qui noteront l'heure de sa sortie et de son retour, enregistreront ses habitudes culinaires et l'élégance de ses manières de table, elle est prise d'une envie d'errance plus lointaine.

Elle va laisser son téléphone à la maison pour ne pas être pistée. S'ils lui posent des questions, elle dira qu'elle est allée voir un ami – bien que Will soit plus celui de Gust que le sien. Le meilleur ami de Gust, en fait, le parrain de Harriet. Elle ne l'a pas revu depuis des mois. Appelle-moi si tu as besoin de moi, lui avait-il dit pendant le divorce.

Les caméras ne devraient rien remarquer de douteux. Elle n'enfile pas de robe, ne se recoiffe pas, ne se maquille pas, ne met pas de boucles d'oreilles. Le poil a vaguement repoussé sous ses aisselles et sur ses jambes. Elle porte un tee-shirt rouge ample, agrémenté de quelques trous, et un short en jean effrangé. Elle complète avec un coupe-vent vert et des sandales. Ça lui donne l'air d'une femme qui ne veut pas faire d'effort, qui n'a rien à offrir ou tout comme. La dernière petite amie de Will était trapéziste. Mais attention, elle n'a aucune envie de sortir avec Will ; d'ailleurs elle évitera de rentrer trop tard. Simplement, elle a besoin de voir du monde.

Un samedi soir, Will ne devrait pas être chez lui, selon toute probabilité. Il a trente-huit ans, il vit seul ; dans cette ville où les célibataires de son âge sont denrée rare, il use avec ardeur des sites de rencontres. Les femmes adorent sa douceur, ses cheveux noirs aux boucles denses, que le gris commence à moucheter, sa barbe épaisse, la toison sur sa poitrine qui, plaisante-t-il, est une preuve de sa virilité. Il est coiffé en houppe ; avec ses lunettes à fine monture métallique, son long nez et ses yeux enfoncés dans leurs orbites, il ressemble à un scientifique viennois de la Belle Époque. Il n'est pas aussi beau que Gust – ses chairs sont plus molles, sa voix haut perchée, mais Frida a toujours beaucoup apprécié l'attention qu'il lui porte. S'il n'est pas chez lui, elle pourra se dire qu'elle a eu de la chance. Elle n'est pas certaine de se rappeler à quel croisement se trouve l'immeuble, ni le numéro exact ; c'est Osage Avenue, entre la 45^e et la 46^e Rue. Le désespoir sert parfois de boussole ; il la conduit là où il faut, une place de parking à quelques entrées de chez Will, dans West Philly. Il loue le rez-de-chaussée d'une maison victorienne en piteux état sur Spruce Hill. Il y a de la lumière aux fenêtres.

Autrefois, ça les amusait, ce faible que Will avait pour elle. Ce jour où il lui a dit ceci, devant Gust :

– Si ça ne marche pas avec ce type...

Elle se remémore ces compliments en sonnant, après avoir monté les quelques marches du perron. La manière dont il lui posait la main sur le bas du dos. Dont il flirtait avec elle quand elle portait du rouge à lèvres. En entendant les pas de l'autre côté de la porte, elle ressent espoir et

désespoir, puis un accès de sauvagerie, d'une force terrible dont elle se croyait désormais incapable. Il n'y a rien de bien séduisant chez elle, hormis sa tristesse : mais Will aime les femmes tristes. Autrefois, elle et Gust lui reprochaient ses goûts affreux. Ses oiseaux blessés. Une thanatopractrice en herbe. Une strip-teaseuse que son ex battait. Des poétesses, des filles qui s'auto-mutilaient, et le puits sans fond de leurs manques. Will essaie de mieux choisir, maintenant, mais elle l'espère capable d'une dernière rechute.

Il ouvre la porte, lui sourit, déconcerté.

– Je vais t'expliquer, dit-elle.

Autrefois, ils lui disaient aussi qu'il ne pourrait jamais trouver quelqu'un de bien s'il s'obstinait à vivre comme un étudiant attardé. La moquette et le canapé sont recouverts d'une couche de poils de chien ; dans le salon, une seule lampe fonctionne. Les journaux et les tasses à café s'empilent, le vestibule est jonché de chaussures jamais rangées et la table basse de menue monnaie. Will poursuit une troisième filière universitaire : un doctorat en anthropologie culturelle, après ses masters en sciences de l'éducation et en sociologie et un bref passage à Teach for America. Cela fait neuf ans qu'il est inscrit à l'école doctorale de Penn ; s'il peut obtenir une bourse, il ira jusqu'à dix.

– Désolé pour l'état de la maison, dit-il. Si j'avais su...

Elle le prie de ne pas s'inquiéter. Chacun vit selon ses propres règles ; si elle-même en avait – règles, limites – elle ne serait pas venue. N'aurait pas accepté le plat de lentilles, le verre de vin rouge, ne serait pas assise dans la cuisine à lui raconter, par jaillissements erratiques, sa terrible, infernale

journee au poste de police, la perte de la garde, les hommes qui sont venus chez elle tout tripoter et installer des caméras, et le fait que ces dernières soirées elle a dû plonger dans ses couvertures pour pleurer sans être vue.

Elle attend qu'il s'indigne de ces abus ou, si tel n'est pas le cas, qu'il la juge, qu'il lui demande « Mais comment as-tu pu être aussi bête ». Il se contente de ceci :

– Frida, je sais. Gust m'en a parlé.

– Il t'a dit quoi ? Il doit me haïr.

– Personne ne te hait. Il s'inquiète pour toi. Je veux dire, il est furax, pas de doute, mais il ne veut pas que ces gens te gâchent l'existence. Il faut que tu lui racontes tout ce merdier, cet œil qui te suit partout.

– Non. Je t'en supplie. Ne lui en parle pas. Je n'ai pas le choix. Ces gens, c'est une saloperie, comme la Stasi. Ça prendra peut-être des mois, d'après mon avocate. Tu aurais vu comme ils me parlaient, l'autre soir.

Will ressert du vin.

– Ça me fait plaisir que tu sois venue. Je voulais t'appeler.

Elle n'avait pas compris à quel point il lui serait doux de revoir un visage connu. Elle raconte de nouveau son histoire et Will l'écoute, pensif. Les otites de Harriet, ses crises de sanglots irrépressibles. Le dossier oublié au bureau. L'idée absurde d'aller le chercher. Le fait qu'elle n'ait pu s'en dépêtrer, qu'il fallait bien finir ce travail, qu'elle n'a jamais eu l'intention de risquer la vie de Harriet.

– Comme si j'avais besoin de quelqu'un pour me donner le fouet, dit-elle. Putain, je me donne envie de vomir.

Ce n'est pas bien d'avoir rendu visite à Will. D'être un fardeau pour lui. Elle le voit bien, il cherche, en vain, quelque chose d'encourageant à lui dire. Au lieu de parler, il prend sa chaise, la pose de l'autre côté de la table, s'assied et prend Frida dans ses bras.

S'il y avait quelqu'un pour faire cela, le soir. L'odeur de Gust lui manque encore. Si chaude. Une température, une impression plutôt qu'un parfum. La chemise de Will sent les lentilles cuites et le chien, mais elle a envie de poser le front au creux de son cou, comme avec Gust. Elle devrait chérir leur amitié, la révéler ; elle imagine son corps. Un jour, Gust lui a raconté qu'il avait vu Will nu dans les vestiaires. Il paraît que Will a un pénis énorme, que c'est la cause de sa tranquille assurance. Pourrait-elle le toucher, se demande-t-elle ; avait-il contracté par le biais d'un de ses oiseaux blessés une maladie incurable ? Elle n'a pas connu pareille pulsion depuis la vingtaine, époque où elle se présentait chez des hommes qu'elle dénichait sur Internet et quittait leur domicile endolorie, égarée.

Elle contemple la touffe de poils qui sort de son col de chemise, commence à jouer avec.

– Je peux t'embrasser ?

Il recule dans son fauteuil, le rouge aux joues.

– Ma chérie, ce n'est pas une bonne idée.

Il se passe la main dans les cheveux.

– Ça va te mettre très mal à l'aise. J'en parle en connaissance de cause.

Elle pose la main sur son genou.

– Gust n'en saura rien.

– Ce n'est pas que je n'y ai jamais pensé. Bien au contraire. Mais on ne devrait pas.

Elle ne répond pas, détourne le regard. Elle n'est pas encore prête à rentrer à la maison. Elle se penche, l'embrasse, continue à l'embrasser bien qu'il cherche à se dérober.

Cela fait bien un an qu'elle n'a pas eu de contact adéquat avec le corps d'un homme. Après que Gust est parti, ils ont continué à baiser. Quand il lui ramenait Harriet, et si Harriet dormait. Et protestant toujours de son amour pour Frida, elle lui manquait, il n'aurait pas dû partir, il reviendrait peut-être. Il l'a baisée le matin de leur première audience pour le divorce ; il sortait tout droit du lit de Susanna.

Avoir des secrets pour Susanna, lui voler quelque chose, quelle agréable sensation, même si cela voulait dire que Gust la quittait à répétition. Et si elle retombait enceinte, ne changerait-il pas d'avis ? Certains mois, elle essayait même de le voir au moment de l'ovulation. Quelle connerie ! Elle s'en étonne encore. Elle apprendra bien autre chose à sa fille. Le courage, la sagesse. La dignité. Et que baiser avec un homme qui ne vous aime pas, qui a décidé qu'il ne voulait pas de vous, même s'il est le père de votre enfant, fait autant de bien qu'une fourchette plantée dans l'œil.

Les psychothérapeutes de Frida aimaient bien incriminer sa mère. Elle avait été trop lointaine, lui disaient-ils. Elle, elle n'a jamais accepté cette explication. Elle n'a jamais voulu analyser son comportement. Elle avait l'impression de ne pas pouvoir l'expliquer ; la chose était trop horrible pour être décrite. Quand quelqu'un la désirait, elle se sentait tout

simplement plus vivante. Propulsée dans un futur autre et meilleur. Elle n'était plus seule. Avant de rencontrer Gust, elle se rendait invisible, engourdie, convaincue de n'avoir besoin que de quelques heures de peau contre peau. Elle ne se souvient pas de tous les noms, loin de là, mais des corps, de rares compliments, oui, et aussi de celui qui l'a étranglée. De celui qui regardait des vidéos pornos pendant qu'elle lui taillait une pipe. De celui qui lui a ligoté les poignets avec une telle force qu'elle n'avait plus de sensations dans les mains. De celui qui lui a reproché sa timidité, parce qu'elle ne voulait pas participer à une orgie. Elle a été fière de ce refus, des limites qu'elle se donnait.

Elle tire les rideaux du salon. Quel accès de bestialité est possible aujourd'hui, dix ans plus tard, après le divorce, après le bébé ?

– Frida, sans rire. Je suis flatté.

Il pense peut-être qu'elle appartient encore à Gust. Il ne la considère peut-être que comme une mère – et mauvaise, avec ça. Elle s'approche de lui nerveuse, bouche sèche. Elle commence à déboutonner sa chemise sans qu'il proteste.

Un jour, elle apprendra à Harriet à ne jamais se comporter de cette manière. De ne jamais offrir son corps comme s'il s'agissait d'un bas morceau. Elle lui enseignera l'intégrité, le respect de soi, lui donnera assez d'amour pour qu'elle n'aille jamais mendier. La mère de Frida ne lui a jamais parlé de sexe, de corps, de sentiments. Frida ne refera pas cette erreur.

– Je ne suis pas au meilleur de ma forme, dit Will.

Il a dix kilos à perdre. Doit se mettre à la gym. Elle pose la main sur les bourrelets qui lui épaississent la taille, lui dit qu'il est beau, se réjouit sans mot dire des vergetures qui strient ses flancs, le bas de son dos.

S'il le lui demandait, elle partirait ; il ne le lui demande pas. Elle dégrafe donc son soutien-gorge, ôte son slip, espère que sa tristesse irradie. Les oiseaux blessés de Will, osseuses créatures aux grands yeux, ont toujours émis leur propre lumière. Quand elle dînait avec eux, elle avait toujours envie de leur toucher la gorge, de jouer avec leurs longues chevelures emmêlées, se demandait l'effet que cela pouvait faire de porter sa tristesse à fleur de peau et d'être aimé pour cette raison.

Elle s'agite sous le regard de Will, qui l'effleure, voit les bras croisés sur les seins tombants, la cicatrice ondulée au-dessus de la toison pubienne. Elle rentre le ventre, baisse les yeux sur ses cuisses, sur l'horrible fronce qui marque son genou gauche. Il ne devrait pas la regarder dans la lumière, sans mystère, sans cérémonie. Plus jeune, elle pouvait passer outre cette gêne, mais Will a vu son corps épaissir, a senti les coups de pied de Harriet dans son ventre. *L'invasion extraterrestre*, plaisantait-il. *La créature*.

Gust et Susanna doivent être sur le point de coucher Harriet. Quand elle est chez Frida, il y a le bain, la lecture, les câlins puis l'extinction des feux ; elles disent au revoir à tout ce qui constitue son monde. *Au revoir les murs, au revoir la fenêtre, au revoir les rideaux. Au revoir la chaise, au revoir Timouton, au revoir couverture, au revoir pyjamas. Au revoir les yeux de Harriet, son nez, sa bouche. Au revoir*

à tous les jouets dans son lit, jusqu'à ce qu'il soit temps de dire *Au revoir, Harriet*, et de parler des galaxies.

Le pénis en érection de Will pèse sur le ventre de Frida. Elle a besoin de savoir comment Harriet a dormi. Elle introduit son index dans un des montants de la ceinture de Will, mais ne peut se résoudre à palper son membre, paraît-il énorme, non, même pas à travers l'étoffe de son jean. Si on apprend qu'elle lui a rendu visite.

– Je suis horrible, murmure-t-elle.

Elle ramasse la chemise de Will et s'en recouvre la poitrine.

– Et je suis navrée.

– Allons, Frida, chut. Ça va aller. Ça va aller.

Il l'attire à lui. Les poils de son torse grattent la joue de Frida.

– Je t'ai agressé sexuellement, dit-elle d'une voix étouffée. Mais pourquoi je déconne comme ça ?

Une femme adulte peut-elle agresser sexuellement un homme adulte ? Oui, puisqu'elle l'a fait. Qui lui a donné le droit de venir chez Will, de se déshabiller ?

– Frida, tu es trop sévère envers toi-même.

Elle lui demande de se retourner pendant qu'elle ramasse ses vêtements. Quand Gust a décidé de partir, elle a appelé ses amis les plus proches en espérant que l'un d'eux pourrait le ramener à la raison. Seul Will a bien voulu écouter ses sanglots, ses vociférations. Elle a compris à ses silences qu'il était au courant, pour Susanna, peut-être même depuis un certain temps. Gust aurait dû rester, lui a-t-il dit. Frida

était encore belle et jeune, a-t-il ajouté. Le plus doux des mensonges.

Elle se refait une queue de cheval. Elle a remis son tee-shirt à l'envers. Elle part récupérer son sac à main dans la cuisine. Il est 20 h 17.

- Tu n'en parles à personne, juré ?
- Frida, pas de panique. Tu n'as rien fait de mal.
- Si. Toi, tu voulais seulement être sympa avec moi. Quel besoin j'ai eu d'aller plus loin ? Je te le jure, je ne suis pas une harpie.

Elle aimerait bien rester. Dormir sur le canapé, dans le placard. Si elle pouvait voir au moins un visage aimable une fois par jour.

Dans le vestibule, Will dépose un baiser sur sa joue puis lui prend le menton.

- C'était plutôt cool de te voir nue.
- Tu dis ça pour me remonter le moral ? Ce n'est pas la peine.
- Non, je suis sincère. Reviens un de ces jours et j'en ferai peut-être autant pour toi.

Hilare, il plaque Frida contre la porte et l'embrasse.

*

Elle sent la fraîcheur de la porcelaine contre son coccyx. Tout autour de la baignoire, le long du mastic, il y a des taches grisâtres, spectres des moisissures qu'elle a grattées il y a quelques jours. Elle ôte ses lunettes, se couche sur le dos, les genoux pliés, les poignets croisés sur sa poitrine,

les ongles enfoncés dans les paumes. À deux portes, dans la rue, la famille de gueulards s'est installée dans le jardin ; ils fument de l'herbe et font tinter leurs bouteilles de bière. Américains blancs et bruyants occupant leur espace. Elle, elle n'a jamais revendiqué le sien. Gust lui disait souvent d'arrêter de s'excuser en permanence, de laisser tomber ses expressions d'Américaine bien élevée. Mais peut-être que ces espaces-là ne sont pas ouverts à tout le monde. Elle en a revendiqué un bout pendant deux heures et demie et on lui a retiré son enfant.

Elle soulève sa chemise de nuit en repensant à la manière dont Will l'a dévisagée quand ils se sont quittés. Autrefois, quand ils dînaient ensemble, Gust et elle, histoire de le taquiner, lui demandaient de faire une démonstration de ce fameux regard. Le regard du dragueur, l'œil qui dit « Viens baiser ». Elle n'a jamais pu considérer Gust de cette manière sans glousser. Quand ils étaient ensemble, c'était toujours la main de Gust sur sa nuque, Gust à la manœuvre. Ça lui manque, être la conjointe, la moitié de quelque chose. Mère et enfant, ce n'est pas pareil, même si elle se souvient d'avoir pensé à la naissance de Harriet qu'elle ne serait plus jamais seule.

Elle a failli rentrer avec Will quand il s'est retourné. Depuis quand ne l'a-t-on pas vraiment embrassée, hormis Gust ?

Elle doit revenir dans sa chambre, qu'ils puissent la surveiller. Elle est déjà restée trop longtemps hors caméra. Mais il lui faut encore quelques minutes. Quelques minutes à elle. Fais l'acrobate, lui a conseillé Renee.

L'ÉCOLE DES BONNES MÈRES

Elle se palpe les seins, le ventre. Elle rabat sa chemise de nuit, ferme les yeux, frotte, s'amène à l'orgasme, une fois, deux fois, dix fois, jusqu'à ce que la tête lui tourne, que son corps l'abandonne. Que son esprit se vide.

Le psychologue mandaté par le tribunal a l'air d'un millionnaire dans la débîne. Débraillé mais digne. Les traits aristocratiques, aucun accent, il vient sans doute des quartiers ouest. Il a un double menton, les ailes du nez coupées. Un alcoolique. Pas d'alliance. Il est plongé depuis des heures dans le dossier de Frida. Quand elle est entrée, c'est à peine s'il l'a saluée. Il s'est contenté de lui indiquer où s'asseoir, a continué de pianoter sur son téléphone. Frida s'attendait à voir une femme, se pose des questions : est-il préférable pour elle d'être évaluée par un homme blanc dans la cinquantaine ? Il n'a pas une tête de père, ne semble pas être personnellement impliqué dans l'aide sociale à l'enfance. Mais n'était-ce pas également le cas de l'assistante sociale, des deux types de la protection des mineurs ?

Cela fait cinq jours que Frida n'a pas parlé à Harriet au téléphone, une semaine qu'elle ne l'a pas vue, pas tenue dans ses bras. Elle a regardé des photos, visionné toutes les vidéos, plongé le nez dans l'ours en peluche, qui a conservé l'odeur de Harriet. Elle aurait dû faire davantage de films,

mais n'aimait pas l'idée de brandir en permanence son téléphone sous le nez de sa fille. Gust disait souvent que prendre quelqu'un en photo, c'est lui voler son âme, mais avec Susanna, c'est deux poids, deux mesures. Ses 1 498 abonnés ont vu Harriet vêtue seulement de sa couche-culotte, Harriet nue de dos, Harriet chez le médecin, Harriet dans la baignoire, Harriet sur la table à langer, Harriet au saut du berceau, assoupie et fragile. Des selfies : Harriet endormie sur l'épaule de Susanna, #joie. Ces abonnés savent ce que Harriet a mangé ce matin. Frida meurt d'envie d'aller voir, mais, sur le conseil de Renee, elle a fermé tous ses comptes sur les réseaux.

L'odeur de la naphtaline lui fait mal à la tête. Elle n'a pas porté son tailleur noir depuis ses derniers entretiens d'embauche. Elle s'est faite belle, une bonne dose de blush, un rose à lèvres, chignon bas, le collier de perles de sa grand-mère. Quelle honte de le porter dans ces circonstances. Le souhait le plus cher de sa défunte grand-mère était de la voir mariée et mère de famille.

Sur le bureau du psychologue, une petite caméra munie d'un trépied repose en équilibre instable sur une pile de dossiers en papier kraft.

– Madame Liu, avant toute chose : l'anglais est-il votre langue maternelle ?

Frida sursaute.

– Je suis née aux États-Unis.

– Toutes mes excuses.

Le psychologue tripote la caméra.

– Ah, voilà.

Un voyant rouge s'allume. Il trouve une page vierge dans son bloc-notes, décapuchonne son stylo-plume. Ils vont commencer par l'historique familial de Frida.

Ses parents sont tous deux professeurs d'économie à la retraite. Eux sont nés en Chine. Son père à Guangzhou, sa mère à Nanjing. Ils avaient une vingtaine d'années quand ils sont arrivés aux États-Unis, se sont rencontrés à l'université. Quarante-quatre ans de mariage. Frida est née à Ann Arbor, a grandi à Evanston, une banlieue de Chicago. Fille unique. Ses parents sont désormais à l'aise, mais ils ont débuté sans un sou. Son père a même connu la misère. Quand elle était petite, tous ses grands-parents, à un moment ou à un autre, ont vécu chez elle. Et l'une de ses tantes. Puis une autre. Et des cousins. Ses parents subvenaient à leurs besoins, se portaient garants pour les demandes de visa.

– À l'époque où c'était encore possible, dit-elle.

Le psychologue acquiesce.

– Et que pensent-ils de ce qui vous est arrivé ?

– Je ne leur en ai pas encore parlé.

Elle regarde ses ongles, leur vernis rose nacré. Les cuticules sont manucurées, les plaies se sont refermées. Elle n'a pas pris leurs appels. Ils pensent qu'elle a trop de travail. Une semaine entière sans parler à Harriet, ce doit être une torture. Mais Frida ne veut pas entendre les questions qu'ils poseront sur Harriet, sur tout le reste. Chaque fois qu'ils appellent, ils commencent par lui demander *Tu as déjà mangé ? Tu as le ventre plein ?* en mandarin. Ce qui est leur manière de lui dire *On t'aime*. Ce matin, elle a avalé un café et une barre de céréales aux figues. Elle a les intestins

noués. Si ses parents étaient au courant, ils prendraient le premier avion. Pour essayer d'arranger les choses. Mais ils ne savent pas pour la maison vide, les caméras. Ils ne savent pas qu'après avoir échappé au communisme, ils se retrouvent avec ce genre de fille sur les bras.

Le père de l'enfant est blanc ? Ça a posé problème, sur le plan culturel ?

- Oh, comme dans toutes les familles chinoises, ils auraient aimé que j'aie à Stanford et que j'épouse un gentil neurochirurgien. Un ABC, comme on dit, *American-Born Chinese*. Mais ils adoraient Gust. Et lui s'entendait très bien avec eux. Ils pensaient que c'était ce qu'il me fallait. Le divorce les a vraiment attristés. Et pas qu'eux. Avec un nouveau-né...

Ne leur raconte que le strict nécessaire, a conseillé Renee. Le psychologue n'a pas besoin de savoir qu'avant elle et Gust, il n'y avait eu dans la famille de Frida que deux cas de divorce, un de chaque côté. Que ce n'était pas bien brillant d'épouser un blanc, mais pire bien sûr de se faire plaquer par lui, de perdre la garde de leur enfant.

Dans cette affaire, dit-elle, les grands-parents ont souffert de la distance. Ceux de Gust habitent Santa Cruz, les siens Evanston ; ils regardent Harriet grandir sur FaceTime et Zoom.

- Ce pays est trop vaste, se dit-elle en repensant à son dernier voyage en avion à Chicago.

Elle avait installé Harriet sur la tablette, face aux autres passagers. L'idée que ses parents apprennent ce qu'il s'est passé lui donne envie de s'ouvrir la joue avec un couteau.

Il n'est pas nécessaire de le leur dire tout de suite. Dans ce monde nouveau, les filles ont le droit de cacher des choses à leurs parents.

Son regard tombe sur la caméra. Elle demande à quoi servira la vidéo de l'entretien. Pourquoi le filmer, s'il va écrire un rapport ?

– Vous allez analyser mes sentiments ?

– Madame Liu, ce n'est pas la peine de virer à la paranoïa.

– Ce n'est pas le cas. J'essaie seulement de comprendre les... les critères de mon évaluation.

Cette expression fait glousser l'homme.

– Vous avez oublié d'être bête, vous.

Les épaules de Frida se raidissent tandis qu'il continue à ricaner.

– Parlons de la raison pour laquelle vous vous trouvez ici.

Renee lui a recommandé la contrition. Elle est mère célibataire, elle travaille. Elle est normale, crevée. Inoffensive.

Elle dresse la liste de ce qui l'a déstabilisée : ses insomnies, l'otite de Harriet, cinq nuits sans fermer l'œil, ses nerfs à vif.

– Je ne me cherche pas d'excuses. Je sais que ce que j'ai fait est parfaitement inadmissible. Croyez-moi, ma honte est infinie. Je sais que j'ai fait courir un risque à ma fille. Mais ce qui s'est produit la semaine dernière, ce que j'ai fait... Ça ne me ressemble vraiment pas. Ça n'est pas la mère que je suis.

Le psychologue mordille son stylo.

– La dernière fois qu'il a fallu que je tienne avec un tel retard de sommeil, c'est quand elle avait quelques jours,

quelques semaines. Vous savez ce qu'on ressent quand on vient d'avoir un bébé – on est fou de joie. Et je ne travaillais pas à cette époque. Mon seul boulot, c'était de m'occuper d'elle. Et mon mari, mon ex-mari, n'était pas encore parti. J'étais censée être mère au foyer pendant ses deux premières années. C'était ça qu'on avait prévu. J'en suis encore à me demander comment jongler avec tout ce que ça requiert. Je le jure, ça ne se reproduira jamais plus. C'était une effroyable erreur de jugement.

– Vous faisiez quoi le jour de l'incident ? Juste avant de quitter le domicile ?

– Je travaillais. Je suis rédactrice et préparatrice de copie pour une revue universitaire. À Wharton.

– Vous êtes en télétravail ?

– Uniquement les jours où j'ai Harriet. J'ai accepté un poste moins bien payé pour ça, justement. Un emploi du temps plus flexible. Je voulais être capable de travailler plus souvent à la maison. Sinon, impossible de continuer à la voir. Une bonne partie de ce boulot, c'est du pur administratif, pas très futé. Envoyer des mails. Harceler des professeurs pour qu'ils approuvent mes corrections. La plupart d'entre eux me prennent pour une secrétaire. C'est loin d'être l'idéal, mais on a notre méthode, Harriet et moi. Je travaille pendant un moment, je fais une pause pour lui donner à manger et jouer avec elle, je me remets au travail, je la couche pour sa sieste, j'en profite pour faire des trucs. Je travaille aussi tard le soir, une fois qu'elle est au lit. Elle aime bien jouer toute seule. Elle n'est pas aussi collante qu'un certain nombre de jeunes enfants.

– Mais ce que vous appelez collant, c'est inhérent à leur nature, non ? Ils se reposent entièrement sur ceux qui s'occupent d'eux pour assurer leur survie. J'imagine qu'elle a le droit de regarder la télé ?

Son collant est troué derrière le genou droit.

– Oui, je lui accorde un petit temps d'écran. Elle peut regarder *Sesame Street* et *Mister Rogers*. Ou *Daniel Tiger*. J'aimerais mieux passer ma journée à jouer avec elle, mais il faut que je bosse. Ça vaut mieux que de la mettre à la crèche. Je n'ai pas envie de la confier à des inconnus. Déjà que je ne la vois pas beaucoup... Si elle allait à la crèche, je ne la verrais qu'une douzaine d'heures par semaine, en dehors de ses nuits. Ce n'est pas assez.

– Ça vous arrive souvent de la laisser jouer toute seule ?

– Pas souvent, répond-elle d'une voix dont elle essaie de dissimuler l'amertume. Il y a des fois où elle joue dans le salon, dans son coin. Ou près de moi. Au moins, on est ensemble. C'est ça qui compte vraiment, non ?

Le psychologue noircit son bloc-notes sans rien dire. Avant le divorce, elle a eu une discussion tendue avec sa mère : allait-elle reprendre un emploi, et si oui à plein temps ou à temps partiel, ou comme travailleuse indépendante. Ils ne lui ont pas payé de bonnes études pour qu'elle devienne mère au foyer. Cette idée de dépendre uniquement du salaire de Gust, c'était une pure illusion, disait sa mère.

Le psychologue demande si Frida trouve qu'élever un enfant est une tâche envahissante, génératrice de stress. Il lui pose des questions sur sa consommation de drogues et d'alcool. A-t-elle jamais été excessive ?

– Dans ses notes, Mme Torres parle de dépression.

Frida tire sur le trou de son collant. Comment a-t-elle pu oublier qu'ils pouvaient se servir de ça pour l'enfermer ?

– On m'a diagnostiqué une dépression quand j'étais étudiante.

Elle se serre le genou pour empêcher sa jambe de tressauter.

– Mais les symptômes étaient assez légers. J'ai été sous Zoloft un certain temps, mais j'ai réussi à me sevrer il y a un moment. Avant d'essayer d'avoir un bébé, avec mon mari. Je ne voulais pas exposer mon enfant à ces substances.

A-t-elle rechuté ? A-t-elle eu un baby blues, des crises d'anxiété ? Une psychose périnatale ? A-t-elle jamais eu envie de se faire du mal, de faire du mal à son bébé ?

– Non, jamais. Mon bébé m'a guérie.

– C'était une enfant difficile ?

– Elle était parfaite.

Ce type n'a pas besoin de savoir ce qu'il s'est passé pendant le premier mois, les terribles pesées dans le cabinet de la pédiatre, parce que Harriet mettait trop de temps à reprendre le poids qu'elle avait perdu après la naissance, parce que Frida ne sécrétait pas assez de lait. La pédiatre lui faisait extraire son lait à la pompe après chaque allaitement. Avec quelle hargne elle enviait les mères dans la salle d'attente, leurs cheveux propres, leurs visages sereins. Leurs tétons devaient déborder. Leur position d'allaitement était impeccable. Leurs nourrissons ronronnaient de bonheur. Harriet n'a jamais ronronné dans les bras de Frida,

pas même les tout premiers jours. Sa mère lui trouvait l'air affligée, hors du monde.

À une question portant sur les marques physiques d'affection, Frida répond que ses parents la prenaient rarement dans leurs bras, qu'ils étaient avares de leurs « Je t'aime ». Avec l'âge, ils sont devenus plus démonstratifs. Les familles chinoises sont plus réservées. Elle ne leur en veut pas. Elle n'a pas reproduit ce comportement avec Harriet ; il se peut même qu'elle la câline et la bécote trop.

– Vos parents me paraissent assez austères.

– C'est un jugement sévère. Quand j'étais petite, c'est ma grand-mère maternelle qui s'occupait principalement de moi. Ma *Popo*. Ça fait douze ans qu'elle est morte. Je pense encore à elle, tout le temps. J'aurais aimé qu'elle connaisse Harriet. Nous avons partagé la même chambre pendant pratiquement toute mon enfance. *Popo* était extrêmement affectueuse. Il faut savoir que mes parents étaient très pris par leurs carrières. Ils étaient sous pression. Le fait qu'ils soient tous les deux professeurs ne leur rendait pas la vie plus facile. En plus de nous, ils devaient soutenir leurs parents. Et leurs frères et sœurs. Ils les ont tous aidés à démarrer dans la vie. Certains membres de la famille avaient des dettes. Mon père a attrapé des ulcères, avec toutes ces responsabilités. Ils n'avaient pas le temps de me chouchouter. On ne peut pas les juger selon les critères américains.

– Madame Liu, j'ai l'impression que vous êtes sur la défensive.

– Mes parents se sont débrouillés pour que je puisse avoir une bonne vie. Ils ont tout fait pour moi. C'est moi qui ai tout gâché. Personne ne doit leur jeter la pierre.

Le psychologue change de conversation. Ils discutent de la réaction de Frida aux pleurs de Harriet. Est-ce qu'elle prend plaisir à s'occuper de sa fille, est-ce qu'elle prend l'initiative des moments de jeu, est-ce qu'elle complimente Harriet ? Frida répond comme elle imagine que le feraient les mères du square, décrivant d'une voix qui se fait aiguë et juvénile une vie guidée par la patience et la joie. Si l'une de ces mères modèles se trouvait dans sa position, elle s'arracherait les yeux ou avalerait de l'eau de Javel, c'est certain.

– Vous parliez du départ de votre mari ?

Frida se raidit. Elle raconte qu'elle et Gust sont restés ensemble huit ans, dont trois ans de mariage. Ils avaient été présentés l'un à l'autre par des amis communs, un soir, à dîner, dans Crown Heights.

– Gust dit qu'il a été immédiatement séduit. Moi, il m'a fallu plus de temps.

Le mariage l'a comblée. Que du bonheur. Gust était son meilleur ami. Il lui donnait l'impression d'être en sécurité. Elle se garde de dire qu'ils avaient plus de choses en commun à cette époque, que Gust avait de l'humour alors, que c'était le fait de vouloir porter le bébé de Gust qui l'avait convaincue de devenir mère, que ce Gust des débuts était quelqu'un de sensé, qui croyait en la science et en la médecine, mais qu'ils se sont disputés par la suite au sujet

de la naissance. Elle ne voulait ni naissance à domicile, ni doula. Elle envisageait la péridurale sans frémir.

Elle détaille la chronologie de sa grossesse, de la naissance de Harriet, de la découverte de Susanna, de la brève tentative de réconciliation.

– Harriet avait deux mois quand j'ai découvert qu'il me trompait. On n'a pas eu le temps de devenir une vraie famille. Je pense que si Gust nous en avait donné la possibilité...

Elle regarde par la fenêtre.

– Je me levais trois fois par nuit pour donner le sein. Oh, désolée. C'est peut-être un détail trop intime ?

– Continuez, madame.

– On était en mode survie. Le stress perturbait les montées de lait. Je ne m'étais toujours pas remise de la césarienne. Ce n'était pas un imprévu, ce bébé. C'est en grande partie parce que nous voulions fonder une famille que nous avons déménagé à Philly.

Le psychologue lui tend un mouchoir en papier.

– J'étais prête à le reprendre. Je voulais une médiation conjugale, mais Gust a continué de voir cette fille. C'est lui qui a demandé le divorce. Il ne s'est pas battu pour nous. C'est un bon père, je savais qu'il ferait un bon père, mais il se comporte comme s'il était incapable de contrôler ce qui lui arrive, comme si Susanna était un instrument du destin.

– Vous pouvez me parler de votre relation avec l'amante ?

– C'est le terme que vous employez ? Amante ? Eh bien, à mes yeux, elle a quelques problèmes de limite, l'amante en question. Elle n'a aucun respect pour moi. J'ai bien essayé de freiner ses ardeurs, mais ça ne change rien. Ma fille

n'est pas un projet et Susanna n'est pas sa mère. Elle est constamment présente, intrusive. Comme avec son boulot de nutritionniste. Si encore c'était sur des bases saines. Elle était danseuse, dans le temps. Vous savez comment elles sont avec la nourriture.

Frida a-t-elle un petit ami ? Si oui, lui a-t-elle présenté Harriet ?

– Je ne suis pas prête pour une nouvelle relation. Et si je dois présenter quelqu'un à ma fille, il faut que ce soit du solide. À mon sens, Gust lui a imposé Susanna bien trop tôt.

Peut-elle en dire plus ? Cette perspective accroît son agitation.

– Il s'est installé chez elle dès qu'il nous a quittées, et tout à coup, il faudrait que j'emmène ma fille d'à peine trois mois dans l'appartement de cette fille, que je sois constamment en relation avec elle. La voir avec mon bébé...

Elle se pince la peau entre les sourcils.

– Je n'avais aucune envie qu'elles se retrouvent dans la même pièce. Mais Harriet doit passer la moitié de la semaine là-bas. Gust avait promis d'embaucher une nourrice. J'ai proposé de lui en trouver une. Il n'était pas censé refile la garde de ma fille à sa petite amie. Je n'ai jamais donné mon accord. Je me fiche qu'elle ait un emploi du temps flexible. Je me fiche qu'elle soit prête à s'occuper de Harriet. Aujourd'hui Harriet passe plus de temps avec cette nana qu'avec aucun de ses vrais parents, et je pense que c'est une très mauvaise chose.

Les chaussures de Will sont rangées par paires. La moquette est propre ; il n'y a plus ni lettres ni pièces de monnaie en vrac sur la table basse ; l'appartement a été entièrement épousseté. Le chien est relégué au jardin. Frida n'aurait pas dû venir chercher l'aventure en ce vendredi soir. Mais à ce stade, une erreur de plus ou de moins...

Will s'est rasé la barbe, ça le rajeunit. L'embellit. Elle ne l'avait jamais vu glabre. La fossette au menton la surprend. Elle pourrait s'éprendre de ce visage, au fil du temps. Aimer l'aiderait peut-être. L'assistante sociale verrait la tendresse briller dans ses yeux. Harriet aussi.

Demain matin, c'est la première visite en présence d'un tiers. Face à Will, Frida avoue qu'elle a l'impression de perdre la tête. Elle n'arrête pas de repenser à ses réponses. Elle aurait dû mieux se préparer, ignorer les questions relatives à Susanna, se concentrer sur Harriet, sur son amour pour Harriet.

- Je n'ai droit qu'à une heure avec elle.

- Ça va très bien se passer, dit Will. Tout ce que tu as à faire, c'est jouer avec elle, c'est ça ? Devant eux ? Pense aux autres mères qu'ils ont sur les bras.

- Et si ça aggrave la situation ?

Elle a revu l'assistante sociale la veille. Les murs du bureau étaient couverts de dessins d'enfants. Aux crayons de couleur, aux feutres magiques, aux pastels. Des bonshommes allumettes et des arbres. Quelques chats et chiens. La pièce avait l'air hantée : un repaire de pédophiles.

Il y avait une caméra enchâssée dans le mur, derrière le fauteuil de l'assistante sociale. Et des pétales jaunes peints

autour de l'objectif : comme si, dans ce décor de tournesols, les enfants ne remarqueraient rien.

Les mêmes questions ont été abordées. Les motivations de Frida. Sa santé mentale. Son degré de compréhension des responsabilités basiques d'un parent. Sa conception de la sécurité. Ses exigences en matière de propreté. L'assistante sociale l'a questionnée sur ce que mange Harriet. Le réfrigérateur contenait des plats à emporter, quelques patates douces, une barquette de céleri, deux pommes, un peu de beurre de cacahuète, quelques condiments, et juste assez de lait pour un jour. Les placards étaient presque vides. Pourquoi s'est-elle désintéressée de l'alimentation de sa fille ?

Est-elle sévère ? Comment fait-elle respecter ses règles ? Peut-elle décrire les limites qu'elle considère comme appropriées à son enfant ? A-t-elle déjà brandi la menace de la punition corporelle ?

Le bilinguisme est-il de mise dans le foyer ? Lorsque Frida dit que son mandarin est « correct, sans plus », qu'implique-t-elle ? Même demande de précision sur le « chinglish », qu'elle dit parler avec ses parents. N'est-ce pas occulter une partie fondamentale des racines de Harriet ?

Quels sont leurs jeux préférés ? Harriet a-t-elle des amis de square ? Frida a-t-elle recours à des baby-sitters, et si oui, comment s'assure-t-elle de leurs compétences ? Quels sont ses interdits en matière de nudité, d'exposition à la sexualité des adultes ? Quelle est son attitude en matière d'interruption des activités des adultes, de politesse, de rangement, de

propreté, d'heures de coucher, de bruit, de temps d'écran, d'obéissance, d'agressivité ?

Les questions étaient plus détaillées que ce à quoi Renee s'attendait. Frida s'est de nouveau efforcée d'imiter les mères de square, mais elle a trop bafouillé, s'est trop souvent contredite. Elle n'a pas eu l'air assez attentive, assez patiente, assez dévouée, assez chinoise, assez américaine.

Elle n'avait rien de spontané. Son tailleur noir jurait avec le bureau de l'assistante sociale : trop austère. Elle n'aurait pas dû prendre son plus beau sac à main, porter ses boucles d'oreilles en rubis. Elle était la seule mère dans la salle d'attente qui ne soit ni pauvre, ni vêtue comme un samedi matin.

L'assistante sociale doit s'entretenir avec ses parents. Frida a fini par les appeler après l'entretien. Elle s'est confessée à toute allure, leur a demandé de ne pas trop en dire, l'appel était enregistré. Ils voulaient, comme tous les autres, savoir pourquoi. Pourquoi ne pas avoir fait une sieste, si elle était fatiguée ? Pourquoi ne pas avoir demandé de l'aide à Gust, si elle trouvait sa barque trop chargée ? Ou à Susanna ? Même si elle la déteste. Pourquoi ne pas avoir pris une baby-sitter ?

– Ça n'aurait pas dû arriver, a dit son père.

Quand pourra-t-elle revoir Harriet ? Et eux, quand pourront-ils la revoir ? Ils ne peuvent pas l'appeler ? Qui décide de tout ça ? Est-ce bien légal ?

– Dans quel pétrin tu t'es mise ? a hurlé sa mère. Pourquoi ne pas nous avoir prévenus ?

Will demande à Frida si elle a faim. Ils pourraient commander chez le thaï. Ou l'éthiopien. Regarder un film.

- Ne te sens pas obligé de me nourrir.

Demain, elle fera montre de ses plus beaux talents de mère. Elle sera fiable. Elle en est encore capable. Si elle avait complètement perdu le sens des responsabilités, elle serait allée chercher quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Si elle avait complètement perdu le sens des responsabilités, Will n'aurait pas fait le ménage. N'aurait pas rasé sa barbe. Si elle avait complètement perdu le sens des responsabilités, il l'aurait baisée sur la moquette, au lieu de la conduire dans sa chambre, qu'il a si bien rangée. Il ne lui aurait pas demandé la permission de la déshabiller.

Il refuse d'éteindre la lumière.

- Je veux te voir, dit-il.

Elle passe les doigts dans la toison noire sur le ventre de Will. Son pénis est immense, inquiétant. C'est la première fois qu'elle en voit un aussi gros en vrai. Elle ne peut faire entrer que le gland dans sa bouche.

Après que Will a trouvé un préservatif, ils s'attellent à la première tentative d'une longue série ; il faut que les différentes parties de leurs corps s'accordent. Ils essaient avec Frida sur Will, Frida à genoux, Frida sous Will, les pieds de Frida sur les épaules de Will. Elle a honte des limites qu'impose son corps de gamine. Avant qu'il puisse entrer en elle, il faut encore une poignée de vaseline et de nombreux et profonds soupirs. Le pénis de Will n'est pas une troisième jambe mais un bras, un bras qui plonge en elle, du bout des doigts au coude.

– J'ai l'impression que ma bite vient de te rentrer dans le cerveau.

Will s'émerveille de cette manne.

– Putain, ce que c'est étroit là-dedans !

Tu es faite comme une ado, disait Gust. Plus étroite que Susanna.

Frida enserre la taille de Will de ses cuisses. Elle se souvient des mains à l'hôpital. En vingt-quatre heures, cinq paires différentes : trois internes, deux gynécos. Ses bourreaux. Leurs mains entraient, grimpaient, fouillaient, cherchant à comprendre la position de la tête du bébé. Elle a eu une péridurale à la quinzième heure de travail, contrairement au souhait initial de Gust. À la trente-deuxième, elle a pu commencer à pousser. Deux heures plus tard, la tête du bébé était toujours au même endroit. Il n'avance plus, disaient les médecins. Son rythme cardiaque commençait à flancher. Afflux de nouveaux docteurs et infirmières. Frida continuait à convulser ; on l'a transportée dans une salle d'opération, où une dizaine de visages masqués se sont penchés sur elle. Ses bras ont été entravés. Un rideau bleu a été installé. Son corps est devenu un champ stérile.

Les projecteurs l'aveuglaient. Les anesthésiants lui faisaient claquer des dents. *Vous sentez ma main ?* Une pression sur la joue. *Et là ?* Une pression sur le ventre. *Non ? Parfait.*

– Ma douce, ça va aller ? demande Will.

– Continue.

Les docteurs discutaient cinéma. Elle entendait leurs instruments s'entrechoquer. Gust était installé à son chevet,